

SOMMAIRE

	<i>Page</i>	
Le lever du crépuscule	5	
par A. DJAICHE		
Le fils du gendarme	41	
par M. ACHOUR		
Le voleur de côtelettes	49	
par F. ZEHAR Attente		
.....	57	
par B. DOUDOU		
Bain de sel. bain de minuit	61	
par D. AMRANI Après les grottes		
.....	65	
par M. AOUNE		
Mon Dieu !	69	
par Mme Z. BOULIFA		
La paix	70	
par Mme Z. BOULIFA		
Il viendra ce jour	71	
par A. GUENOURI		
L'aveugle et le clairvoyant	73	
traduit par R. MOKRANE		
Je veux entendre	77	I
Sur le dos du tigre (<i>théâtre</i>)	79	i
par KATEB Yacine		

Ammar DJAICHE est né le 25 mai 1928 à Guel-ma ; marié et père d'un enfant, il exerce actuellement la profession de représentant commercial à Annaba.

LE LEVER DU CREPUSCULE

PAR A. DJAICHE

Issu d'une famille de militants, il a vécu intensément le 8 mai 1945 et il en garde des souvenirs vivaces.

Ammar DJAICHE est un autodidacte qui écrit beaucoup. Nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de « PROMESSES » ce témoignage poignant, agréablement rédigé.

Avançant à petits pas en titubant, le sang coulant toujours sur mes deux joues, j'étais harassé, meurtri, mes yeux étaient hagards, on pouvait lire une grande détresse sur mon petit visage. Parfois, je trébuchais à terre et je m'affalais de tout mon long, je me relevais péniblement en essuyant les larmes qui troublaient ma vue, et chaque sanglot qui sortait de ma gorge me donnait une certaine force pour avancer, toujours avancer, fuir ce cauchemar vécu quelques heures auparavant à Guelma,

une petite ville de vingt-cinq mille habitants, située dans l'est Algérien. C'était le 8 mai 1945. J'étais alors âgé de treize ans ; par ce bel après-midi de printemps, je jouais avec quelques-uns de mes camarades, au coin d'une petite rue, quand une sourde rumeur vint des rues avoisinantes, accompagnée de fracas de cuivre et de bruits de tambours ; nous arrêtâmes brusquement nos jeux et courûmes, guidés par les éclats de la fanfare, vers la place située dans le quartier européen, où, chaque dimanche et jour de fête, l'orchestre municipal donnait xm concert. Toute la ville était en liesse. En chemin nous rencontrâmes un grand cortège de manifestants qui brandissaient bien haut des drapeaux verts et blancs en criant « Vive l'Algérie » et « Vive l'Indépendance ».

Nous nous joignîmes à eux pour les imiter en lançant les mêmes slogans. Je me faufilai avec un copain jusqu'au premier rang du cortège, pour nous cet événement nous promettait bien des joies et des amusements. Je constatai avec satisfaction que plus nous avançons, plus de nouveaux groupes venaient grossir nos rangs.

En ce premier jour qui marquait la fin d'une longue guerre et la paix du monde enfin retrouvée, rien ne présageait encore les jours sombres qui allaient endeuiller notre pays où quarante cinq mille de nos martyrs allaient trouver la mort dans d'horribles massacres.

Alors que, dans le sillage du cortège, nous abordions la rue Victor-Bernes (rue des martyrs du 8 mai 1945) nous vîmes soudain se dresser devant nous un barrage de soldats, de policiers et de civils européens.

Devant eux se tenaient quelques officiers, accompagnés du Sous-Préfet et du Maire de la ville ; ceux-ci, en s'avançant vers nous, nous firent sommation de nous arrêter ; sinon, ils tireraient ; cette menace créa un certain désarroi dans les premiers rangs de notre cortège ; mais entraînés par le mouvement de masse, nous avançons toujours quand, tout à coup, les premières balles furent tirées en l'air. J'eus soudain très peur et fus saisi de panique ; en me retournant pour fuir, je ne trouvai aucune issue, je fus poussé vers l'avant et emporté de tous côtés.

Les soldats français commencèrent à tirer sur nous à bout portant.

Des grondements de fureur se firent entendre alors parmi les manifestants, tous foncèrent vers cet obstacle ; une mêlée s'ensuivit.

On entendait des cris de colère et de rage entremêlés de détonations : je voyais des hommes piétinés et écrasés par cette marée humaine que nous formions ; beaucoup des nôtres tombèrent sous les coups de crosses et de matraques ; de temps à autre, j'entendais venir des fenêtres, au-dessus de nous des cris poussés par des civils européens :

— Abattez-les, Abattez-les tous.

Puis des bouteilles et de menus objets furent jetés sur nous.

Pour ma part, je reçus quelque chose qui me déchira la tête. Je ressentis aussitôt une douleur atroce ; avec un grand cri, je m'abattis sans connaissance aux pieds de la foule hurlante.

Peu de temps après m'être réveillé, je constatai avec effroi que plusieurs de mes frères étaient étendus un peu partout dans la rue ; il y avait deux blessés qu'on achevait à coup de crosse ; quant au troisième, la bouche tordue de souffrance, il rampait à terre essayant dans un ultime réflexe d'agonisant d'échapper à ses adversaires ; c'est avec cette vision terrible que, gémissant je me remis péniblement debout et fonçai en courant tout droit devant moi.

En passant à côté d'un groupe de soldats, je vis l'un deux me viser ; puis il abaissa lentement son arme, sans doute parce que l'un de ses compagnons, lui rappela que je n'étais qu'un enfant.

Je ne sais combien de temps et de chemin j'ai parcouru, mais, quand tout essoufflé et à bout de force je dus m'arrêter, je constatai qu'il faisait nuit et que je me trouvais en pleine campagne ; derrière moi, bien au loin, j'apercevais les lumières de la ville.

Devant moi se dressait toujours cette vision de cauchemar, et comme pour ajouter à ma détresse, je me trouvais en plein bois, entouré d'une obscurité totale ; je ne pouvais plus faire un pas de plus ; mon cœur battait follement ; j'étais parvenu au dernier degré de l'épuise-

ment. Je retombai mollement sur le sol. Je crus que c'était la fin, fermai les yeux et attendis la mort. Soudain j'entendis un bruit de pas et je vis surgir non loin de moi un homme vêtu d'une djellaba.

Réunissant toutes mes forces, je réussis à l'appeler à mon aide.

L'homme s'approcha aussitôt. Une profonde tristesse marqua mon visage lorsqu'il se pencha sur mon corps et aperçut mon visage maculé de sang ; il me souleva avec une grande précaution et m'emporta avec lui.

Beaucoup plus tard, en reprenant connaissance, j'eus l'impression de flotter dans un monde imaginaire, je constatai qu'il faisait jour.

J'étais seul, étendu sur une natte, j'avais la tête bandée, le torse nu ; tout autour de moi le silence qui planait m'étouffait, je ne fus pas long à reprendre contact avec la réalité ; mais à chaque mouvement que je faisais pour me relever, je ressentais de vives douleurs un peu partout sur tout le corps. La chambre où je me trouvais était presque vide. Dans un coin se trouvait un petit lit ; un peu plus loin, un réchaud à pétrole était déposé sur un tabouret ; en face, se trouvait une fenêtre qui laissait filtrer à travers les volets un air sec et chaud.

Je respirais avec peine, j'étais tout en sueur, lorsque j'entendis derrière moi s'ouvrir une porte ; des pas s'approchaient ; c'était l'homme qui m'avait trouvé dans les bois.

C'était un homme très âgé, vraiment marqué par le poids des ans.

Ses yeux noirs et brillants contrastaient avec sa barbe blanche qui imposait le respect. C'était le genre d'homme qui attirait rapidement la sympathie des enfants.

En se penchant, il porta sa main sur mon front pour constater si ma fièvre avait baissé ; satisfait de son examen, il me sourit, et dit d'une voix joyeuse :

— Dieu soit loué ! mon enfant, j'ai passé toute la nuit à te veiller, à prier pour toi, et Dieu a exaucé mes vœux puisque le danger est écarté. Il prit place ensuite à mes côtés. Aussitôt mes craintes se dissipèrent à la vue de ce visage qui reflétait tant de bonté.

D'une voix faible et hésitante, je lui demandai :

— Où suis-je. Monsieur ?

— N'aie aucune crainte mon enfant : tu te trouves dans ma demeure en toute sécurité ; mon nom est si Maâmar : je travaille comme jardinier chez un colon qui habite une ferme pas loin d'ici ; ton état était assez grave lorsque je t'ai trouvé : quand tu seras complètement guéri, je te reconduirai chez toi : j'irai tout à l'heure en ville faire ma livraison de fruits, je profiterai de l'occasion pour passer voir tes parents, et leur donner de tes nouvelles, mais pour cela il faudrait d'abord me donner ton nom, le nom de ton père et m'indiquer l'adresse où vous habitez :

— Je m'appelle Sma'l, je suis le fils de Si Rabah le forgeron, nous habitons au 31, rue Mogador (rue Debabi Mohamed) à Guelma.

— Bon, c'est très bien mon enfant ; peux-tu me raconter maintenant comment il se fait que je te trouve blessé et loin de chez toi ?

Je me mis alors à lui narrer tous les événements que j'avais vécus.

Quand j'eus fini, il hocha lentement la tête :

— Pour ton âge, fit-il, je crois que ça a été terrible ; quant à moi, ici, en pleine campagne, je n'étais au courant de rien, sauf par les coups de feu que j'entendais au loin. J'ai cru d'ailleurs que c'étaient des chasseurs qui faisaient une battue, mais en fait de gibier c'est sur nos frères qu'on tirait. Au fur et à mesure que Si Mâamar parlait, je voyais son visage si détendu auparavant se crispier sous l'effet de la colère ; il se leva ensuite l'air soucieux et commença à aller et venir dans la pièce les mains derrière le dos. Il gardait toujours la tête penchée vers le sol, et il se dirigeait à pas lents vers la porte. A mi-chemin, il se tourna :

— Dors à présent, mon enfant, afin que tu puisses reprendre des forces : pendant ce temps je descends en ville voir ce qui se passe ; je ne serai pas long à revenir ; et j'espère ramener ton père avec moi.

Après son départ je dus méditer fort longtemps avant de pouvoir plonger dans un sommeil agité ; et plein de cauchemars.

Beaucoup plus tard, en me réveillant, je constatai qu'il faisait assez sombre. J'avais dormi toute la journée ; je commençai alors à m'inquiéter de l'absence prolongée de Si Maâmar ; celui-ci aurait dû être déjà de retour.

Tard dans la nuit, je l'entendis arriver ; il alluma la lampe à pétrole, et il regarda dans ma direction. A sa mine grave, je sentis que quelque chose était arrivé.

Je lui lançai, avec inquiétude

— Père n'est pas avec vous !

— Non, mon enfant, on m'a fait rebrousser chemin à l'entrée de la ville. En prenant place à mes côtés, il me regarda tristement avant de dire :

— Je crois que les soldats ennemis sont en train de vouloir exterminer toute la population arabe ; une vague d'horreur et de sang s'est abattue sur toute la ville de Guelma.

Il n'est pas nécessaire, poursuit-il, d'être membre d'une organisation patriotique ou d'être suspect pour être arrêté. Pour eux, et après ce que j'ai vu, nous devons tous être liquidés ; si je suis revenu sain et sauf, je le dois un peu à la présence de mon patron qui était parmi la milice qui gardait l'entrée de la ville ; celui-ci me raccompagna jusque devant sa ferme pour m'éviter d'être arrêté et me conseilla de ne plus redescendre vers la ville jusqu'à nouvel ordre. Je n'arrive pas à comprendre, mon enfant, toutes ces arrestations et ces tueries pour une simple manifestation.

Après un moment de méditation, il se pencha sur moi en soupirant :

— Voyons un peu maintenant où en est ta blessure ?

Il m'enleva le bandage qui recouvrait ma tête, découvrit la plaie, m'appliqua à nouveau des médicaments, puis déclara :

— Tout va pour le mieux mon enfant.

Il se leva ensuite nous préparer à manger. Après avoir soupe, il sortit faire sa ronde dans les jardins qu'il surveillait.

Une heure après, il était de retour.

Ce soir-là, le sommeil me fuyait ; je regardais Si Maâmar

assis en face de moi sur son lit en train de ruminer ses pensées ; je distinguais la tristesse qui se lisait sur les traits de son visage. Parfois il me jetait un regard furtif. Je me demandais comment il se faisait qu'un homme aussi bon soit resté seul et sans famille, et je me promettais plus tard, lorsque j'aurais rejoint mon foyer, de parler de lui à mes parents et de revenir avec eux souvent lui rendre visite.

Le lendemain matin, je constatai avec joie que j'allais mieux. Je réussis après quelques efforts, à me traîner jusqu'à la petite fenêtre en face de moi où je pus contempler le paysage avoisinant. Pendant un moment, je laissai s'évader mon esprit. Bientôt l'image de mes parents se forma devant mes yeux ; une angoisse alors m'étreignit à la gorge à l'idée qu'il pourrait leur arriver malheur à cause de ces événements. Quelque temps après, je vis à travers les premières larmes qui brouillaient ma vue, Si Maâmar en grande conversation avec une autre personne qui semblait très agitée ; je les vis ensuite se diriger vers la maison.

Quand la porte s'ouvrit, Si Maâmar, s'avança la mine grave, suivi de l'inconnu ; celui-ci m'observa longuement avant de prendre place.

La présence de cet homme éveilla en moi de l'inquiétude.

Qui est-il ? me disais-je. On dirait que lui aussi s'est sauvé de la ville.

Si Maâmar, après avoir préparé du café, me fit signe de les rejoindre puis en me désignant son invité, il me le présenta en ces termes :

— Voici Si Chérif, un ami de longue date ; à cause des événements qui se déroulent, lui aussi a fui la ville pour venir me demander l'hospitalité. Puis comme pour lui expliquer ma présence en ces lieux, il lui fit le récit de tout ce que j'avais vécu auparavant. Quand il eut fini, Si Chérif d'une voix grave s'écria :

— C'est la fin de tout, s'ils n'épargnent même plus nos enfants.

Ensuite, et après un moment de réflexion, il se mit à nous raconter avec beaucoup de détails tous les événements

oui s'étaient déroulés au cours de ces deux dernières journées :

— Tout a commencé, dit-il, dans la soirée du 7. Tous les militants de notre localité furent convoqués au lieu dit Koudiet-Bastone, une grande colline qui se trouve aux abords immédiats de la ville : l'heure du rendez-vous était fixée à 21 heures. Le soir venu, je me suis dirigé vers le lieu de la rencontre. Au milieu de l'assistance qui formait un cercle, je remarquai quelques-uns de nos dirigeants du parti, en compagnie de deux frères inconnus ; ayant constaté que tous les militants étaient présents, un de nos chefs. Si Ammar, prit la parole :

— Chers frères, je vous salue tous et vous remercie au nom de notre parti d'avoir répondu à notre appel : comme vous devez le constater nous avons parmi nous ce soir deux de nos grands responsables, Si Hocine ici à ma droite et Si Ilimid à ma gauche ; dans quelques instants, Si Hocine prononcera un discours concernant l'organisation de notre manifestation de demain, je vous prie d'écouter attentivement ce qu'il va dire !

Puis en se tournant vers Si Hocine il l'invita à prendre la parole ; celui-ci, après avoir salué à son tour tous les militants :

— Mes chers frères, commença-t-il, le monde entier se prépare à fêter demain¹ 8 mai, la fin d'une longue guerre ; nous avons décidé pour cela de manifester, en nous mêlant à nos adversaires. Nous porterons alors nos drapeaux algériens que nous brandirons à la face de nos ennemis, nous chanterons notre hymne national et crierons nos slogans pour qu'ils reconnaissent notre dignité et notre soif de liberté. Puis en promenant son regard sur toute l'assistance :

— Demain à dix sept heures précises, fit-il, nous devons tous être au rendez-vous. Le lieu de la rencontre sera El-Karmat, situé en haut du souk ; de là nous formerons notre cortège, puis nous descendrons vers la ville ; notre itinéraire sera le suivant : La rue d'Announa (rue Medjez-Ammar). Ensuite nous emprunterons la rue Victor Bernes (rue des Martyrs du 8 Mai 1945) pour continuer tout droit jusqu'au monument aux morts ; je vous rappelle à ce sujet qu'il ne faut en aucun cas provoquer nos adversaires ; nos seules armes seront nos cris de liberté,

de façon à montrer notre détermination et par la même occasion tenter de rallier à notre cause tous les frères encore hésitants. Cette Algérie qui nous appartient, allons-nous la laisser encore longtemps aux mains de nos ennemis ? Tous nos frères, comme nous, se préparent dans les villes et les villages à manifester contre ces tyrans, pour se libérer des griffes colonialistes. Faisons tous bloc demain pour le salut de notre pays. Certes, le chemin qui doit nous conduire à la victoire sera plein d'embûches,, et beaucoup d'épreuves nous attendent à l'avenir ; mais nous saurons avec l'aide de Dieu les surmonter, d'abord par notre union, ensuite par notre foi et notre courage. Je vous citerai pour cela un de nos proverbes qui dit que « l'arbre qui tombe fait plus de bruit que ceux qui restent debout » ;

Nous devons donc bouger, remuer, au risque de tomber, jusqu'au jour où, enfin heureux, la main dans la main, nous aurons franchi toutes les étapes qui doivent nous mener vers la liberté.

Ayant fini son discours, Si Hocine fut chaleureusement applaudi.

Puis après avoir pris rendez-vous pour le lendemain, nous entonnâmes, tous ensemble, l'hymne national avec des visages où brillait une grande lueur d'espoir.

Le lendemain de cette réunion, poursuivit Si Chérif, en arrivant au lieu du rendez-vous, j'aperçus un de nos responsables, juché sur une table, qui donnait les dernières instructions à tous les frères présents :

— Il faut, dit-il, être vigilant ; cette manifestation doit se dérouler dans l'ordre et le calme, ceux d'entre nous qui porteront des drapeaux se placeront dans les premiers rangs, et ceux qui porteront les banderoles seront répartis au milieu et à l'arrière du cortège.

Peu après, les chefs donnèrent le signal du départ. Nous descendîmes vers la ville. Après avoir parcouru quelques principales artères, et en abordant la rue Victor Bernes (rue des Martyrs du 8 Mai 1945) nous fûmes stoppés par les autorités civiles et militaires ; des coups de feu furent tirés sur nous. Après une brève résistance, nous fûmes refoulés, non sans avoir laissé derrière nous quelques frères étendus par terre.

Pendant ces heures qui suivirent, les soldats et la milice aidés par la police vinrent nous cueillir dans nos demeures. Bientôt la caserne et les prisons furent pleines ; ils eurent alors recours aux locaux publics. Des militaires algériens, revenus après la guerre dans leurs familles, furent arrêtés et fusillés ; la légion et les tabors marocains pillaient et ravageaient les campagnes environnantes ; l'aviation commençait à bombarder les localités de Ben-Smih et Hammam-Oued Ali où quelques-uns de nos frères étaient passés à la lutte en attaquant des colons isolés dans leurs fermes. Toute la population arabe vivait sous la terreur.

Avant de fuir la ville où je pouvais être arrêté d'un moment à l'autre, j'ai réuni quelques militants sûrs et décidés à me suivre. Parmi eux, se trouvaient quatre soldats algériens mobilisés qui, après que je leur eus exposé mon plan d'attaque, me promirent de désertre et de ramener une caisse d'armes et de nous rejoindre à Koudiet-Bastone, lieu de notre rendez-vous habituel. Le soir venu, avec le reste de mes compagnons, nous sortîmes de la ville en nous enfuyant par les toits. Nous nous sommes dirigés vers le lieu de notre rencontre, en attendant les quatre frères qui devaient arriver avec les armes. Au milieu de la nuit nous les vîmes venir chargés d'une caisse. Nous avons vite fait de creuser un trou dans la terre et d'enfouir toutes ces armes qui allaient bientôt nous servir. Nous avons passé le reste de la nuit à trouver une solution. Il nous fallait d'abord un endroit sûr pour nous cacher et ensuite nous préparer à ce combat que nous projetions de faire. Je me suis rappelé que tu habitais dans les environs ; évoquant l'amitié qui nous liait, mon choix était fixé je me suis dirigé tout droit vers ta demeure. Par ces temps qui courent et la gravité des événements, tu étais l'homme sûr en qui je pouvais avoir confiance pour nous héberger quelque temps chez toi. En arrivant près d'ici, j'ai coupé par le jardin et mis à l'abri dans ta petite cabane de surveillance tous mes compagnons.

— Ces frères seront comme toi les bienvenus chez moi, fit Si Maâmar en se levant. Je vais aller tout de suite les chercher.

Avant de franchir le seuil de la porte, Si Chérif lui lança :

— En les rejoignant, n'oublie surtout pas de pronon-

cer en signe de reconnaissance « L'Algérie de demain sera forte ». A quoi, ils doivent te répondre « Pour cela il faudra lutter ».

Après la sortie de Si Maâmar, je ne cessai de méditer en repensant à ce récit fascinant qui retraçait depuis les débuts tous les événements auxquels j'avais été mêlé et qui éveillaient en moi des sentiments patriotiques ; je découvris, avec les yeux de l'adolescence, que je pouvais, comme les grands comprendre et voir les choses avec beaucoup de lucidité.

Quelque temps après, Si Maâmar était de retour, accompagné de dix hommes ; ils furent invités à prendre place et pendant qu'on leur servait du thé, Si Chérif nous présenta ses compagnons un par un, tout en insistant sur leur qualité et leur valeur morale.

Il désigna Si Noureddine, très connu pour ses idées politiques ; celui-ci était *de* taille moyenne, ses yeux noirs reflétaient à la fois le courage et la bravoure.

Le second Si Abdelaziz, bien constitué, le front haut et le regard perçant, paraissait le genre d'homme toujours à l'aise dans toutes circonstances.

Le troisième, Si Adelmadjid, avait le visage rude des hommes de la montagne, il était d'une force herculéenne.

Le quatrième, Si Kacem, plutôt chétif, avait l'air soucieux et accablé. « Son frère, nous expliqua Si Chérif, est mort dans ses bras pendant la manifestation ».

Le cinquième, Si Hacène, nous fut présenté comme étant un petit fermier des environs de la ville de Guelma ; chez lui, tout avait été dévasté et pillé par les soldats et les tabors marocains ; les femmes avaient été violentées et les hommes, tous massacrés.

Quand au sixième, Si Méssaoud, c'était un employé de la commune, il était l'un des premiers à avoir adhéré au parti ; son dévouement et sa foi étaient sans limite ; le seul point noir était un de ses cousins, un retraité qui s'était mis à servir de guide et d'indicateur aux soldats ennemis, il ne connaissait aucune limite en dénonçant ses frères, il avait l'appui de toutes les autorités civiles et militaires.

— Un jour viendra, répliqua Si Maâmar, où il sera nbattu comme tous les traîtres, et s'il peut en réchapper,

il .somblera dans la honte et l'oubli, comme tous les mou-chards qui ont joui d'une autorité précaire.

Le septième. Si Mohamed et trois autres compagnons, Si Abdallah, Si Ahmed, et Si Said, nous furent présentés en dernier, comme étant des soldats mobilisés qui avaient déserté avec leurs armes.

Ayant fini les présentations. Si Chérif poursuivit :

— En venant par ici, nous sommes passés devant l'endroit que nous appelons Kef-Boumba qui est une ancienne carrière abandonnée ; ce que nous avons pu voir nous a révoltés ; les soldats ennemis étaient en train de massacrer des centaines de nos frères ; le sort qui nous attend est identique, tout algérien non encore arrêté est un mort en sursis, alors j'ai décidé d'organiser une attaque sur ces lieux même.

Puis en promenant son regard sur ses compagnons :

— Pour cette mission dangereuse, fit-il, nous avons tous accepté d'être volontaires, des hommes prêts à tout et décidés à mourir, car nous serons embusqués au milieu de l'ennemi et cernés par lui de tous côtés ; il nous sera donc impossible de pouvoir décrocher. Aussi, notre seul but dans cette opération, sera la grosse perte que subiront nos ennemis avant de pouvoir réagir ; nous accomplirons notre devoir d'algérien en luttant avec une volonté inébranlable et un patriotisme aveugle allant jusqu'au sacrifice suprême.

Puis en s'adressant à Si Maâmar qui écoutait attentivement :

— Le hasard a voulu aussi, cher frère, que perché sur un arbre pour mieux observer les atrocités commises dans cette carrière, je constate que celui ci était creux à l'intérieur, et quand tout à l'heure, j'ai aperçu ce gosse que la providence nous a envoyé, une idée aussitôt a germé dans ma tête, celle de le faire participer à notre expédition. Son rôle consiste, ajouta-t-il, à assister pour être dans l'avenir la preuve et le témoin vivant de notre lutte et de nos sacrifices. L'essentiel, serait de l'introduire dans le creux de l'arbre que j'ai trouvé et qui sera une cachette sûre pour lui. De l'extérieur, on lui percera un trou d'où il pourra tout voir se dérouler sous ses yeux sans être vu, en espérant toutefois qu'aucun parmi nos

ennemis ne puisse déceler plus tard son rôle d'observateur.

Très ému, Si Maâmar lui répliqua:

— Ne serait-il pas préférable, cher ami, de tendre votre embuscade un peu plus loin, afin de pouvoir en rattrapper par la suite ?

L'autre lui répondit :

— Vos paroles, mon frère, sont pleines de sagesse et nous conseillent la prudence, mais à quoi bon si nous devons retomber par la suite entre leurs mains. Si nous devons mourir, nous mourrons en abattant le plus possible de nos ennemis et pour pouvoir y réussir notre seule solution c'est de pénétrer dans le périmètre occupé par les soldats ; ceux-ci se sentant sûrs d'eux, ne penseront jamais à une attaque des nôtres. Puisse Dieu, cher frère, aider notre peuple à respirer dans l'avenir cet air de liberté pour lequel nous allons nous sacrifier et ne point voir dissoudre dans l'air toutes nos luttes et tous nos espoirs.

De ma place, les genoux repliés, ma main sous le menton, je ne cessais de suivre ce dialogue bouleversant : d'apprendre qu'une poignée d'hommes allaient s'attaquer à un ennemi cent fois plus nombreux et mieux équipé, j'éprouvais à leur égard une grande admiration, une sorte de vénération envers ceux qui allaient accomplir beaucoup plus que leur devoir. Une grande émotion m'étreignit alors, et sans pouvoir me retenir, je prononçai avec foi en m'adressant à Si Chérif :

— C'est bien et courageux ce que vous allez faire, Monsieur.

Celui-ci se retourna, me regarda pendant quelques instants, puis sans un mot, il se leva et vint vers moi, me prit dans ses bras et me serra bien fort contre lui, en me fixant droit dans les yeux ; il me dit :

— Cher enfant, tu viens par ces quelques mots de nous donner un grand espoir pour l'avenir de notre pays ; ils prouvent que malgré ton jeune âge, en suivant notre conversation, tu as su comprendre les problèmes et les difficultés qu'on peut rencontrer à l'heure actuelle pour pouvoir un jour se libérer du colonialisme.

Puis en s'adressant à Si Maâmar :

— Cher frère, lui dit-il, si tu n'y vois aucun inconvénient, Smaïl sera des nôtres dans l'expédition que nous allons projeter.

Si Maâmar qui ne cessait de m'observer, devina ce qui se passait dans mon esprit enthousiaste. D'une voix un peu gêné, il répondit :

— Je ne sais, cher frère, si je dois accepter.

Puis en regardant de mon côté, il ajouta :

— Mais la joie que j'ai vue briller dans ses yeux à l'annonce de son départ avec vous me démontre que, loin de vouloir rester inactif, il voudrait déjà malgré son âge lutter aux côtés de ses frères ; puisqu'il le désire, qu'il parte avec vous et, que Dieu le protège. Si Chérit me déposa à terre et me dit :

— Pour ce combat dont tu vas être le témoin, mon enfant, il s'agira pour toi, une fois en place dans ta cachette, de bien observer et de tout noter dans ta mémoire pour pouvoir en témoigner plus tard, en restant calme, quoi qu'il arrive. Après notre attaque et quand tout sera fini, à la tombée de la nuit, Si Maâmar viendra te rechercher, nous ne serons plus là hélas ! pour te revoir, mais nous serons partis en accomplissant notre devoir et ce sera à vous, les jeunes d'accomplir le vôtre dans l'avenir.

S'adressant ensuite à ses compagnons :

— Il va falloir que nous dormions un peu, fit-il, pour avoir les forces nécessaires ; cette nuit nous aurons d'abord à faire une longue marche, pour chercher les armes cachées, ensuite à regagner le lieu de notre embuscade où nous attendrons jusqu'à demain matin pour passer à l'action. Le temps presse, poursuivit-il, il faut faire vite avant que toute la région ne soit complètement sous le contrôle militaire.

Devant la détermination de ces frères qui allaient bientôt mourir, Si Maâmar releva lentement la tête et d'une voix triste, il murmura :

— Excusez-moi, chers frères, j'étais tellement absorbé par votre récit que j'ai oublié que vous êtes fatigués et que vous avez besoin de repos.

Il se leva avec hâte pour cacher son émotion :

— Suivez-moi, dit-il, je vais vous installer, je vous réveillerais à la tombée de la nuit.

Il les fit monter tous dans le grenier. Il redescendit ensuite, il vint vers moi, il refit à nouveau mon pansement et me pria de dormir à mon tour.

J'étais réveillé depuis un moment, quand Si Maâmar reparut au crépuscule ; il avait ramené un agneau préparé en méchoui dans le jardin où il s'était mis à l'abri des regards indiscrets, mais personne ce soir-là n'avait le cœur disposé à faire honneur à ce festin.

Après avoir mangé rapidement, Si Chérif se leva et commença les préparatifs du départ. En se tournant vers Si Maâmar, il lui annonça :

— Tu va nous servir d'éclaireur, ce sera à toi, cher frère qu'incombera la tâche de nous avertir en cas de danger.

Nous quittâmes ensuite la petite maison et par une piste obscure, nous avançâmes l'un derrière l'autre, guidés par Si Maâmar. Quelques centaines de mètres plus loin, nous entendîmes des coups de feu suivi par les aboiements de chiens. Si Maâmar nous rassembla en toute hâte et nous entraîna derrière lui.

Inondé de sueur, l'homme à bout de souffle serrait contre lui une jeune femme. Le hurlement des chiens déchira le silence de la nuit, il perçut des voix qui les encourageaient.

Il reprit sa course en entraînant la femme derrière lui, tous deux foncèrent têtes baissées, droit devant eux, ils traversèrent une petite clairière, atteignirent la limite d'un grand jardin ; sans réfléchir, ils y pénétrèrent, prirent un étroit sentier bordé d'arbres.

La jeune femme buta sur une pierre, perdit l'équilibre et s'affala lourdement sur le sol où elle demeura inerte, le visage enfoui dans la terre. Son compagnon se pencha très vite sur elle, il lui releva doucement la tête ; les paupières de la jeune femme battirent faiblement :

— Jeanne, lui souffla-t-il, relève-toi, ils arrivent :

— Je n'en peux plus, Rachid, je n'ai plus de force pour continuer plus loin... Je ne crois pas qu'ils me feraient du mal ; tandis que toi, tu sais le sort qui t'attend, s'ils te reprennent... Va et que Dieu te protège :

— Je ne peux pas t'abandonner, ils sont capables de

tout ! s'écria l'homme. Et pendant qu'il se penchait pour soulever sa compagne, des silhouettes surgirent brusquement derrière eux.

Rachid se retourna alors, prêt à la défensive.

Si Maâmar, qui venait de surgir accompagné du groupe de patriotes, mit alors un doigt sur sa bouche :

— Chut, fit-il, n'aie aucune crainte, frère, nous avons entendu votre conversation. Vos ennemis sont les nôtres. Vite suivez-nous, si vous voulez échapper à vos poursuivants.

Aidée par Si Chérif et son compagnon, la jeune femme fut relevée et emportée.

Si Maâmar qui avait pris la tête de file se fraya un chemin à travers les buissons.

Arrivé à la limite du jardin, il s'arrêta puis, en s'adressant à Si Chérif :

— Frère, lui dit-il, vous allez traverser ce cours d'eau que vous voyez plus bas, ce qui fera perdre vos traces aux chiens, vous contournez ensuite cette grande crête qui est en face de nous, vous y trouverez derrière une petite cabane qui me servait où vous pourrez vous réfugier. Je vous rejoindrai un peu plus tard ; pour l'instant je vais retourner en arrière et essayer de lancer nos poursuivants sur une autre piste.

Sur ces mots, il se retira mais après avoir fait quelques pas, il se retourna vers Si Chérif :

— Cher frère, je vous confie le gosse, si je ne reviens pas, fais en sorte qu'il puisse, après votre attaque, ressortir de sa cachette. Puis, d'un geste de la main, il nous fit adieu. Il hâta le pas en s'engouffrant sous les arbres, où il disparut bientôt à nos yeux.

Si Maâmar, qui marchait depuis un moment, écoutait avec attention dans toutes les directions. Il entendit bientôt des bruits de pas qui se rapprochaient ; il vit surgir devant lui un groupe de civils français qui tenaient en laisse plusieurs chiens. L'un d'eux l'interpela : — Qui va là ? Si Maâmar, qui avait reconnu la voix de son patron, répondit :

— Ce n'est que moi patron, votre jardinier. Je viens de faire ma ronde dans les jardins.

Un éclat de rire lui répondit :

— Faut-il que tu sois si bête de croire qu'à l'heure actuelle je puisse craindre quelque chose de la part des voleurs ! mais, dis moi plutôt si tu n'as pas vu passer un homme accompagné d'une femme française.

— Je reviens de ce côté, lui répliqua Si Maâmar en désignant la partie gauche du jardin, et je n'ai rencontré personne.

Le colon, en s'adressant à ses compagnons, leur dit :

— Ils doivent probablement être passés de l'autre côté de la route qui mène à ma ferme.

Puis en se tournant vers Si Maâmar :

— Maintenant file et rentre chez toi, je ne veux plus te voir rôder la nuit.

Si Maâmar qui appréhendait d'être abattu sur place, se retira avec hâte en se dirigeant vers sa demeure.

Une demi-heure après, le groupe de Si Chérif qui avait fait halte dans la vieille cabane abandonnée, aperçut Si Maâmar se faufilant derrière les arbres pour venir les rejoindre.

En arrivant auprès d'eux, il annonça :

— Pour le moment, le danger est écarté, nos poursuivants ont pris une autre direction.

Ce soir-là, le vent soufflait d'une façon sinistre.

En posant mon regard sur cette femme européenne, qui était la compagne de Si Rachid, je vis un flot de larmes coulant sur son visage, elle avait l'air de voguer dans un monde irréel, elle secouait tout le temps la tête, en sanglotant, croyant faire un mauvais rêve. Durant un long moment personne ne souffla mot. Si Chérif qui fumait une cigarette en méditant rompit enfin le silence et s'adressa à Si Rachid :

— Comment se fait-il, cher frère, que tu sois poursuivi, accompagné d'une jeune femme française ?

L'autre, après avoir observé un moment de silence, releva doucement la tête et commença à nous raconter leur histoire :

— J'habite, nous dit-il, la ville de Constantine où je suis professeur de français dans un collège. Cette femme ici présente est mon épouse. En arrivant aujourd'hui chez sa famille, des fermiers installés dans les environs de la ville de Guelma, nous avons l'intention de nous reconcilier avec eux, car j'ai connu mon épouse en France alors que nous étudions ensemble ; ses parents à l'époque se sont opposés à notre union. D'un commun accord, nous nous sommes passés de leur consentement pour nous marier. Depuis déjà deux ans que nous sommes revenus au pays, ma femme n'a jamais cessé de leur écrire en espérant avoir leur pardon, mais toutes ses lettres sont restées sans réponse.

En pénétrant cet après-midi chez ceux-ci, nous fûmes très mal accueillis. Je fus roué de coups par mes trois beaux frères. Sans l'intervention de leur père, j'aurais été tué. Ma femme aussi n'échappa pas à leurs coups ; notre enfant âgé de seize mois faillit être lynché, il ne dut son salut qu'à l'intervention de grand'mère qui l'avait arraché des bras de sa fille. Je tirai alors brusquement ma femme derrière moi et me mis à courir, je fus aussitôt rejoint par mes beaux frères. A la vue du couteau que j'avais en main, la seule arme que je possédais sur moi, ils rebroussèrent chemin en criant avec colère qu'ils allaient chercher leurs fusils. Ma femme qui courait à mes côtés ne cessait de pleurer en réclamant notre enfant, et c'est ainsi que plus tard, épuisés et à bout de souffle, vous nous avez trouvés et sauvés. Nous vous remercions infiniment, chers frères, car sans vous, ils nous auraient certainement repris.

Tous nous écoutions avec attention le récit du frère Rachid.

Après que celui-ci eut fini, Si Chérif lui répliqua :

— Vous n'avez pas à nous remercier, mon frère, nous n'avons fait que notre devoir mais vos poursuivants ne vous pourchassaient pas uniquement poussés par les parents de votre épouse, mais parce qu'il est arrivé des incidents encore plus graves.

Il se mit alors à lui raconter tous les événements qui s'étaient déroulés. Après avoir fini :

— De votre côté, l'interrogea-t-il, vous n'avez rien remarqué avant de partir de chez vous ?

— Non, reprit Si Rachid, je ne me suis jamais douté de ce qui se passait, nous sommes partis de Constantine en laissant toute la population se préparer à la fête de l'Armistice ; à mi-chemin de notre voyage, nous nous sommes arrêtés pour rendre visite à mes parents qui habitent le village de Oued-Zenati. Le lendemain matin nous avons repris la route pour venir à Guelma.

D'après ce que vous venez de m'apprendre cher frère, je pense que nos ennemis sont en train de vouloir nous exterminer ; de toute façon, ajouta-t-il, la seule solution qui se présente à moi, comme à ma femme, c'est de lier notre sort au vôtre, si vous voulez bien de nous :

— Nous aurions certainement accepté votre offre si vous étiez seul, lui répliqua Si Chérif, car nous avons décidé que, mourir pour mourir, nous allions le faire en combattant, mais la place de votre femme n'est pas à nos côtés. Ne soyez surtout pas offensé, cher frère, de ce refus, tous ici nous vous remercions de votre geste qui est digne d'un Algérien. Et voyant que l'autre allait insister :

— Non, n'ajoutez rien, reprit Si Chérif, ma décision est irrévocable, je vous prie d'emmener avec vous votre femme ; peut être avez-vous encore une chance de pouvoir en réchapper.

Alors Si Chérif se leva et rassembla tous les hommes pour partir.

Si Rachid était très ému ; les larmes aux yeux, il gardait la tête penchée vers le sol.

Pendant que notre groupe s'éloignait, la jeune femme releva son visage ruisselant de larmes et d'un geste de la main nous cria : Adieu !

Après quelques heures de marche, nous atteignîmes l'endroit où étaient cachées les armes.

Aussitôt Si Chérif donna l'ordre de déterrer la caisse enfouie dans la terre à proximité d'un grand olivier. Après l'avoir retirée et ouverte, Si Chérif procéda à la distribution des armes. En interpellant Si Maâmar, il lui confia un pistolet mitrailleur et lui conseilla de bien le cacher :

— Il est destiné au gosse, j'espère qu'il aura un jour à s'en servir.

Il se tourna ensuite vers ses compagnons :

— Démontez vos armes, leur dit-il, nettoyez-les propre-

ment car c'est sur elles que nous comptons pour accomplir notre mission.

Ce fut, pendant plus d'une heure, le démontage des armes, et les explications sur leur maniement. Ensuite Si Chérif donna le signal du départ.

Quelques temps après, pendant que nous escaladions une colline, je sentis une présence à mes côtés ; c'était Si Maâmar qui, m'ayant pris solidement la main, m'aidait à suivre le groupe.

Tout essoufflés, nous arrivâmes bientôt au sommet ; Si Chérif ordonna à nouveau une halte, puis nous réunissant tous autour de lui, il annonça :

— Chers frères, c'est ici que nous devons avec regret nous séparer de notre cher compagnon Si Maâmar. Puis en se tournant vers celui-ci :

— Cher ami, lui dit-il, au nom de tous ici présents, je te remercie pour ton hospitalité, et l'aide que tu nous a apportée :

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit Si Maâmar. J'aurais voulu participer au combat que vous allez livrer, mais hélas ! prétextant mon âge, vous n'avez pas voulu de moi :

— La seule chose qui te reste à faire, déclara Si Chérif, c'est de revenir demain à la tombée de la nuit rechercher le gosse ; j'ai fait halte sur cette colline pour te montrer l'endroit où va se dérouler notre combat.

Puis en l'invitant à le suivre il lui désigna la carrière qu'on voyait un peu au loin en contrebas.

— En arrivant là-bas, tu reconnaîtras facilement l'arbre où sera dissimulé Smaïl, ce sera celui que tu trouveras à ta droite, juste à l'entrée de la carrière. Avant de nous séparer, poursuivit Si Chérif, je te recommande de prier beaucoup pour nous.

A ces derniers mots, Si Maâmar se jeta à ses pieds, prit une de ses mains qu'il commença à embrasser ; Si Chérif, à ce geste inattendu, s'empessa de relever son vieil ami pour l'embrasser à son tour en le serrant bien fort contre lui.

Tous nous observions avec respect cette scène si touchante entre ses deux grands amis qui n'allaient plus se revoir.

Si Maâmar, les larmes aux yeux, embrassait chacun des hommes en leur disant :

— Que Dieu soit avec vous, mes frères.

Puis en venant vers moi, il me prit dans ses bras et d'une voix douce et émue il me dit :

— Tâche d'être courageux, mon enfant et de faire honneur à ces frères qui vont lutter et mourir pour une cause noble ; l'indépendance de notre pays.

Si Chérif, qui nous observait un peu à l'écart, se dirigea ensuite vers nous, et après une dernière accolade avec Si Maâmar me prit par la main et donna le signal du départ.

Tout en suivant la colonne, je ne cessais de nie retourner pour voir derrière moi la silhouette de mon bienfaiteur qui se tenait immobile en nous regardant nous éloigner.

L'un derrière l'autre nous commençâmes à dévaler la pente de l'autre côté de la colline.

Quand, pour la dernière fois, je voulus me retourner, je me pris le pied dans une touffe d'herbe, et sans la poignée solide de notre chef de groupe, j'aurais été m'écraser une dizaine de mètres plus bas.

Une demi-heure après, je sentis une grande fatigue me gagner ; Si Chérif qui marchait derrière moi s'en aperçut ; il vint à mes côtés :

— Veux-tu que nous nous arrêtions un peu, dit-il.

Je le priai aussitôt de n'en rien faire, cachant bien vite cette faiblesse qui m'humiliait devant un frère qui allait affronter la mort.

Peu après avoir traversé une clairière, nous vîmes surgir devant nous la carrière où devait se dérouler notre embuscade. En entrant dans ce lieu, dit Kef-Boumba, Si Chérif, qui marchait maintenant en tête de la colonne, fit signe à ses compagnons de s'arrêter. Son plan mûrement étudié, il annonça :

— Chers frères, nous voilà arrivés au terme de notre expédition, il nous reste à choisir les endroits propices à notre embuscade ; une heure doit nous suffire pour nous préparer car l'aube ne va pas tarder à arriver.

Vous, Si Saïd, vous allez prendre avec vous Si Abdelmadjid, Si Ahnied et Si Kacem, vous vous posterez deux de chaque côté à l'entrée de cette carrière en vous embusquant un peu plus haut derrière ces nombreux rochers. Au lever du jour, quand l'ennemi sera en vue, vous laisserez d'abord passer tous les camions, ensuite, vous ouvrirez le feu à bout portant ; aussitôt nous nous lancerons tous à l'attaque.

Il se retourna ensuite vers Si Abdelaziz :

— Avec Si Mohamed, Si Abdallah, et Si Méssaoud, fit-il, vous allez prendre l'autre versant qui nous fait face ; quant à moi, accompagné de Si Hacéne et de Si Noured-dine nous attaquerons de front, de façon à ce que l'ennemi soit attaqué de tous les côtés.

Ensuite, il vérifia l'emplacement de chacun à son poste, puis il se dirigea de mon côté, suivi de ses deux compagnons.

Il fit un geste pour m'inviter à les suivre.

Nous marchâmes jusqu'à l'arbre où ils devaient me dissimuler ; ils percèrent un trou dans le tronc pour me permettre d'observer de l'intérieur. Ensuite je vis Si Chérif grimper sur l'arbre avec une agilité surprenante. Arrivé en haut, il interpela Si Noureddine :

— Hisse-moi le gosse ! fit-il.

Quelques instants après, je me trouvais perché aux côtés de Si Chérif, lequel s'empessa de me montrer le creux de l'arbre qui allait me servir de cachette. Il me renouvela tous les conseils qu'il m'avait donnés auparavant, me souhaita un grand courage, et m'aida à me glisser à l'intérieur de l'arbre. Quand je fus arrivé en bas, il me fit un geste d'adieu et redescendit rejoindre ses compagnons.

Après son départ, je commençai à tâtonner dans le noir à la recherche du trou que Si Chérif avait percé, je déposai ensuite à mes pieds le petit sac de provisions que m'avait remis Si Maâmar et c'est à partir de cet instant que commença ma veillée nocturne.

Un peu plus loin, j'observais Si Chérif aidé de ses compagnons, en train de creuser une petite tranchée derrière un rocher ; parfois pour apaiser mes craintes, je mordais mes lèvres.

L'aube me trouva tous les membres engourdis. A la lueur du jour, je pus apercevoir quelques-uns de nos hommes à leur poste de combat. Dominant la fatigue qui alourdissait mes paupières, je ne pouvais détacher d'eux mon regard jusqu'au moment où j'entendis le bruit des moteurs des premiers véhicules qui venaient dans notre direction. Je vis d'abord une jeep, suivie de plusieurs camions militaires. Le premier se plaça juste en face de moi. A proximité, je découvris de grosses fosses que je n'avais pas remarquées auparavant. Je vis ensuite plusieurs soldats descendre du camion.

Ils enlevèrent la bâche.

Le spectacle qui se présenta alors à mes yeux, me glaça d'horreur ; une sueur froide couvrit tout mon corps, à la vue de ces frères, mains et pieds liés, entassés les uns sur les autres comme des sacs. Leurs cris et leurs gémissements se faisaient entendre dans toute la vallée. Mon cœur fut meurtri par une profonde détresse, puis en pensant à la mission que je devais remplir, je me forçai à me ressaisir, j'observai ensuite l'arrivée de plusieurs autres camions qui vinrent se ranger auprès du premier ; la même scène se reproduisait à chaque fois qu'on soulevait une bâche.

Tous ces frères martyrs étaient jetés au bas des camions. Plusieurs d'entre eux restaient inertes et immobiles ; probablement étaient-ils déjà morts, soit par les tortures, soit par l'étouffement ; quant aux survivants, ils étaient baignés de sang, tous étaient ligotés avec du fil de fer barbelé. Soudain, j'entendis les premiers coups de feu, et le sol devant moi trembla sous les premières grenades qui éclatèrent en plein milieu des soldats ennemis, suivis aussitôt par des rafales de mitraillettes qui firent des ravages. Ce fut la débânde.

Profitant de l'effet de surprise, le groupe de patriotes fit un carnage.

Les ordres étaient lancés à tort et à travers par l'ennemi, c'était la panique. Tous étaient désorientés, ne comprenant pas ce qui leur arrivait. L'idée sans doute ne leur était jamais venue d'être attaqués par des patriotes algériens non encore organisés et démunis d'armes ; je constatais avec satisfaction la colère de cet ennemi qui se vit soudain vulnérable et dans l'incapacité de parer à l'immédiat.

Pendant que le combat faisait rage, mon regard se porta sur une autre scène qui était à la fois sublime et atroce ; j'observais ces frères ligotés qui se réveillaient dans un dernier sursaut en acclamant nos patriotes par les cris de :

— El-jihad, vive l'Algérie, et vive l'Indépendance !

Parmi eux, je vis quelqu'un réussir à se détacher, en brandissant son bras en l'air en signe de défi. Les larmes aux yeux, je remarquai l'absence de sa main ; le moignon qui s'élevait bien droit était plein de sang et de lambeaux de chair. J'étais secoué par les sanglots, mais fier du courage de mes frères.

J'aurais souhaité à ce moment que tout le peuple algérien pût assister à ce combat héroïque conduit par une poignée d'hommes et voir le comportement en face de la mort de tous ces frères martyrs ; les plus sceptiques alors parmi nous auraient cru à notre libération prochaine.

L'ennemi malmené, ayant perdu plusieurs dizaines de ses hommes, réussissait tant bien que mal à s'organiser.

Des centaines de balles convergeaient déjà vers les lieux où étaient dissimulés les patriotes.

J'observai ensuite une douzaine de soldats qui tentaient hardiment une offensive vers le rocher qui dissimulait Si Chérif et ses deux compagnons ; ceux-ci, en voyant les autres arriver, sortirent tous les troits, leurs mitraillettes serrées contre leurs hanches, et firent feu sur eux ; les soldats ennemis tombèrent, la tête en avant. Aucun d'eux n'avait survécu à cette fusillade.

Aussitôt après, un autre groupe de soldats se lança à l'assaut. La même scène se reproduisit. Si Chérif sortit comme un éclair suivi de Si Noureddine et Si Hacène. Ils lâchèrent à nouveau rafales sur rafales qui firent culbuter plus de la moitié de leurs assaillants ; le reste battit en retraite.

Hélas, je dus remarquer que plus on tuait, plus il en sortait. Cette fois-ci, je vis encore une vingtaine d'ennemis charger ; ils furent accueillis par plusieurs salves qui en fauchèrent quelques-uns parmi eux ; les autres réussirent à atteindre le rocher.

En lançant le cri de El-Jihad, Si Chérif, suivi de ses deux compagnons passa au corps à corps. Ils brandissaient

vaillamment leurs mitraillettes : ils fracassaient les têtes qu'ils trouvaient devant eux.

Mon regard se porta ensuite du côté des autres patriotes. Je vis ceux-ci combattre aussi comme des lions.

Je dus, la mort dans l'âme, me rendre à l'évidence.

Sous le nombre grandissant des ennemis, je voyais les patriotes tomber un par un. Quand le combat prit fin, plusieurs dizaines de soldats français jonchaient le sol.

Si je devais me réjouir de voir les pertes de l'ennemi, je ne pouvais cependant oublier tous ces patriotes et ces martyrs tombés courageusement au champ d'honneur.

Les ambulances arrivèrent bientôt pour ramasser les morts.

Quant aux nôtres, ils furent jetés dans les fosses.

Soudain, je me figeai brusquement et retint ma respiration à la vue de deux hommes qui se dirigeaient dans ma direction, l'un était habillé en civil ; c'était un grand gaillard légèrement voûté, aux cheveux clairsemés ; l'autre, un officier français était d'un âge moyen ; tout son uniforme était éclaboussé de sang.

Après s'être accoudé à l'arbre où j'étais caché, l'officier s'adressa à son compagnon :

— Qui aurait pu imaginer qu'une dizaine d'hommes puisse livrer un combat aussi acharné et, en nous tenant tête, abattre soixante-sept des nôtres ? C'est une grande prouesse accomplie par une poignée d'Algériens ; en tant que soldat j'admire leur courage. Avez-vous remarqué le comportement des prisonniers qui, à demi-morts quelques instants auparavant, lorsqu'ils ont constaté l'attaque de leurs compatriotes ont réussi à se détacher en se désarticulant les mains. Quant à ceux qui ont tendu cette embuscade, ils savaient qu'aucune chance de survie ne leur était possible, tout à été calculé d'avance pour nous causer une grosse perte ; quoi qu'on puisse dire, leur but a été atteint. Attendons-nous aussi, après ce qui vient de se passer, à un avertissement ! Il ne faut donc rien laisser paraître de cette attaque. C'est grâce à des moyens de ce genre que les Algériens peuvent se lever en masse et nous donner plus tard du fil à retordre.

A ces derniers mots, son compagnon, le front inondé de sueur, fronça légèrement les sourcils :

— Je m'étonne cher ami, fit-il, de vous voir inquiet et plein d'éloges pour ces indigènes ; à mon avis, si l'on peut le faire, n'hésitons pas à anéantir tous ceux parmi eux qui peuvent présenter un danger pour l'avenir de notre société.

Après cette discussion, je vis s'approcher un soldat qui s'adressa à l'officier :

— Mon lieutenant, fit-il, le commandant Gérard vous prie de le rejoindre de suite. Ils s'éloignèrent alors tous les trois et je les vis rejoindre un groupe de leurs soldats qui s'acharnaient avec rage et à coup de crosses sur tous les frères ligotés.

Peu après, je vis s'avancer vers eux un grand camion citerne. Dès qu'il s'arrêta deux soldats coururent à l'arrière pour dérouler un grand tuyau qu'ils braquèrent sur tous ces frères martyrs ; ils les arrosèrent d'essence ; puis quelqu'un s'approcha, alluma une petite torche qu'il jeta sur eux ; quelques instants après une grande flamme s'éleva en l'air. Ce qui se déroula par la suite dépassa l'imagination.

J'étais pétrifié par cette vision de cauchemar. Les cris de ces malheureux, qui se tordaient en brûlant faisaient la joie de leurs bourreaux ; je maudissais du fond du cœur ces lâches qui, après avoir essuyé un cinglant revers, s'acharnaient sur ces martyrs attachés et réduits à l'impuissance. Une odeur acre de chair brûlée commençait à se dégager ; ne pouvant plus alors résister à ce spectacle monstrueux, je pris ma tête entre mes mains et m'accroupis en pleurant ; mon corps secoué de sanglots, je sentis la révolte monter en moi.

Je voulus m'élancer au dehors pour crier ma haine, mais je sentis comme une main me retenir, et une voix me dire :

— N'abandonne pas ton poste Smaïl, car là est ta mission.

Une image alors se dessina devant mes yeux et je vis surgir Si Chérif, ses compagnons et tous ces martyrs que j'avais vu tomber. Je me mis aussitôt à prier Dieu pour qu'il me donne la force et le courage de résister à toutes

ces épreuves ; puis, voulant rester fidèle à mon serment, je me remis à observer. Je dus, la mort dans l'âme, assister encore à une scène aussi épouvantable que les précédentes.

Je vis, en effet les derniers survivants de ce massacre, alignés et criblés de balles par les soldats qui les visaient toujours au bas ventre, sans doute, pour les faire souffrir. Après les avoir tous jetés dans les fosses, ils vidèrent sur eux des tonnes de chaux.

L'œil vague, plongé dans une profonde méditation, je me sentais isolé, perdu dans un monde inhumain.

Combien de temps suis-je resté songeur ?

Quand je m'entendis interpeller, en relevant la tête vers le haut de l'arbre, j'aperçus Si Maâmar qui me faisait signe d'attraper la corde qu'il me lançait :

— Accroche-toi bien, je vais te hisser jusqu'à moi, cria-t-il.

Quelques instants après, je me trouvais blotti dans ses bras.

Nous restâmes serrés l'un contre l'autre sans pouvoir prononcer un mot.

Une nuit noire nous enveloppait ; le silence lourd qui planait me rappela les terribles scènes que j'avais vécues.

A ce douloureux souvenir, mon cœur se serra.

Je relevai mon visage vers Si Maâmar en lui murmurant d'une voix triste :

— Cher oncle, ce que j'ai vu aujourd'hui était terrible et horripilant ; partout où peut se porter votre regard, les nôtres se sont battus avec courage, les cadavres de nos ennemis se comptaient par dizaines.

Puis, en descendant de l'arbre, je poursuivis :

— Ici, sous nos pieds, gisent plusieurs centaines de nos frères martyrs. En marchant au milieu des débris du combat, Si Maâmar jeta un regard circulaire sur cet endroit sinistre devenu le tombeau de beaucoup de nos frères :

— Peut-être auras-tu l'occasion, mon enfant, de voir des scènes plus horribles que celles que tu as vues aujourd-

cTliui ; il nous faut malheureusement souffrir pour reconquérir notre pays, viens maintenant t'asseoir auprès de moi ; nous allons prier pour ces martyrs qui sont morts guidés par leur foi et leur courage, pour avoir choisi la liberté.

En rentrant chez moi, conduit par Si Maâmar, quelques jours plus tard, je vis ma mère s'élançer à ma rencontre :

— Te voilà enfin revenu mon enfant !

M'enlaçant avec toute son énergie, elle murmura d'une voix toute émue :

— Ma joie aurait été plus grande, si ton père était parmi nous.

Hélas ! il a disparu lui aussi depuis ces tristes événements.

En apprenant cette mauvaise nouvelle, une terrible angoisse s'empara de moi, car je connaissais le sort réservé à tous ceux qui avaient été arrêtés depuis ce jour.

L'air pensif, Si Maâmar nous observa pendant un moment, partageant notre douleur ; puis il essaya de reconforter ma mère, lui faisant savoir que parmi les frères emprisonnés, beaucoup avait réussi à s'échapper en se cachant dans les montagnes environnantes et qu'elle devait toujours conserver un espoir. Il enchaîna pour raconter à ma mère dans quelles circonstances il m'avait trouvé et recueilli, tout en prenant soin de lui cacher les événements tragiques dont j'avais été témoin.

Il passa cette soirée avec nous et sa présence nous fut d'un grand réconfort.

A son départ, il nous promit de revenir souvent nous voir, en espérant trouver mon père parmi nous à sa prochaine visite.

Le lendemain, en circulant à travers la ville endeuillée, dans les quartiers arabes, je n'entendais dans chaque maison que pleurs et gémissements.

Parfois même, des femmes sortaient devant leurs portes en sanglotant, hurlant leur immense douleur et leur grande détresse en se griffant profondément les joues, à tel point que des sillons rouges de sang apparaissaient sur leur visage.

Ces scènes de désolation qui se déroulaient sous mes yeux ne faisaient qu'augmenter ma haine.

Pendant toute cette période, ma mère restait parfois figée des heures entières silencieuse, les yeux fixés sur la porte, espérant toujours voir rentrer mon père. De temps à autre, je la rejoignais pour la consoler et lui redonner de l'espoir.

Pour elle, cette attente dans l'incertitude était terrible ; à tel point que je la trouvais vieillie et fatiguée.

Le 14 Mai, dans l'après-midi, un enfant du quartier rentra chez nous en courant et criant :

Lala Aïcha, il est là ! il est là ! Si Rabah est revenu !

Se tournant vers moi, il me prit la main et m'entraîna dehors, « Viens voir toi-même, me dit-il, si tu ne me crois pas. Ton père est ici ».

En ouvrant la porte, je restai bouche bée devant le spectacle qui s'offrait à moi : les yeux hagards, soutenu par un vieil homme, les cheveux en désordre et plein de poussière, mon père avançait difficilement en balbutiant des mots incompréhensibles ! ses vêtements n'étaient que haillons, et son aspect vraiment cadavérique.

Ma mère, qui était sortie derrière moi, me devança et bondit sur lui, folle de joie, puis elle se retourna vers la porte de notre maison en criant à nos voisins :

— **Venez vite, mon mari est revenu.**

J'observais mon père qui reculait craintivement devant ma mère qui criait de joie et que, lui, n'avait point reconnue. Quand elle l'agrippa, elle fut surprise de le voir se débattre et reculer en se cachant derrière son compagnon ; elle ne comprenait toujours pas. En le poursuivant, elle jetait des regards interrogateurs vers celui qui l'avait ramené.

— Hélas ! Madame, lui annonça le vieil homme, je crains qu'il n'ait perdu la raison. Je l'ai trouvé ce matin à quelques kilomètres de la ville, en pleine campagne, dans un triste état. En entrant avec lui par Beb-Skikda, quelqu'un m'indiqua votre adresse et Dieu soit loué, puisque j'ai pu le conduire jusqu'à sa demeure au sein de sa famille, qui va pouvoir s'occuper de lui.

A ces derniers mots ma mère releva vers lui son visage :

— Je vous remercie. Monsieur, d'avoir secouru et accompagné mon mari. Puis en se tournant vers moi :

— Rentrons vite ton père, mon enfant.

Suivis par les regards du vieil homme et de quelques voisins qui s'étaient rassemblés, nous réussîmes à le traîner jusqu'à l'intérieur de la maison. En arrivant dans la cour, je fus soudain projeté par terre, tandis que ma mère était entraînée par mon père qui se débattait dans tous les sens pour se libérer en criant :

— Défendez-vous mes frères, ils vont nous abattre !

Ayant entendu ces cris, tous nos voisins accoururent pour le maîtriser. Quand enfin nous réussîmes à l'étendre sur son lit, je remarquai qu'il avait une grande peur de tous ceux qui l'approchaient. Il n'avait toujours pas reconnu ma mère, il n'osait plus bouger ; de temps à autre, il passait sa langue pleine de sang sur ses lèvres desséchées.

Ce père que j'admirais tant s'était transformé en spectre maculé de sang. Penchée sur lui, ma mère sanglotait, tandis que nos voisins, comprenant notre peine, se retiraient discrètement.

Après leur départ, ma mère me pria de l'aider à le dévêtir ; je commençai par lui enlever ses souliers tandis qu'elle lui était sa veste et sa chemise. De grosses plaies apparurent sur son torse nu :

— Apporte-moi, dit-elle, cette bassine d'eau chaude qui se trouve sur le kanoun.

Pendant qu'elle lui nettoyait ses plaies, je lui fis remarquer le sang qui coulait de ses pieds :

— Cours vite chercher ta tante Akila, me cria-t-elle.

Qu'elle apporte tous ses médicaments ! Fais-lui part du retour de ton père gravement blessé.

Avant qu'elle puisse terminer sa phrase je m'élançai et courus jusqu'à ne plus sentir mes jambes, sachant que la vie de mon père ne dépendait peut-être que de ma vitesse.

J'étais convaincu que ma tante ferait l'impossible pour guérir mon père ; elle était la meilleure soignante du quartier ; chaque fois que quelqu'un était malade, nos

voisins faisaient appel à elle ; elle soignait avec des potions qu'elle préparait elle-même.

Arrivé chez elle tout essoufflé, je lui annonçai la nouvelle :

— J'arrive en toute hâte, s'écria-t-elle, Mouni Zohra, apportez-moi vite ma caisse de médicaments. Votre oncle est revenu, il est blessé.

En ressortant, je l'entendais encore crier après ses filles.

De retour à la maison, je retrouvai le groupe de nos voisins massés dans la cour, attendant des nouvelles. Ils vinrent tous à ma rencontre. La plupart d'entre eux étaient des femmes, à l'exception de deux vieillards, Si Athmane et Si Ayachi, qui se tenaient un peu à l'écart

En ce qui concerne le premier nommé, son gendre Si Hocine n'a jamais plus donné signe de vie depuis le jour de son arrestation.

Quant au second, son fils Abdel-Nacer, était mort abattu par la milice devant la porte de la maison.

La bonne et aimable Lalla Méssaouda, une amie intime de ma famille et que je respectais comme une mère, s'approcha la première de moi pour me demander des nouvelles de mon père :

— Comment va ton papa, mon enfant ?

— Maman est à son chevet, attendant l'arrivée de ma tante Akila qui va le soigner et le guérir.

— Que Dieu t'entende mon enfant et l'aide à guérir le plus tôt possible, afin de nous donner des nouvelles de nos fils disparus.

En reportant mon regard sur nos autres voisins, je lus dans leurs yeux cette lueur d'espoir qu'avait fait naître le retour de mon père. Je ne cessais de plaindre ces braves gens ; après ce que j'avais vu, rares étaient ceux qui pouvaient revenir.

Peu de temps après, je vis rentrer ma tante tenant entre ses mains une petite caisse. Aussitôt je prévins ma mère qui courut à sa rencontre, l'embrassa affectueusement et la remercia d'être venue aussi vite :

— Toute la famille est heureuse de cette bonne nouvelle, s'écria ma tante. Après le retour de ton fils, c'est

maintenant ton mari qui est revenu. Entrons vite voir ce cher malade.

Suivie de ma mère, ma tante pénétra dans la chambre où reposait mon père. Elle se pencha sur lui, mais il la repoussa, refusant de se laisser toucher :

— Rabah, lui cria maman, ne reconnais-tu pas ta belle sœur Akila qui est venue pour te soigner ? Voici aussi Smaïl ton fils. Quant à moi je suis ta femme Aïcha.

— Qui parle ici de ma femme et de mon enfant ? S'écria-t-il soudain. Son regard interrogateur et douloureux se posa tour à tour sur chacun de nous, nous laissant comprendre qu'il n'arrivait pas à nous reconnaître, puis, détournant la tête, il commença à gémir ; tremblant et terrassé par une grande fièvre, il passait parfois sa main sur son front en sueur.

En entendant les sanglots poussés par ma mère, il se retourna vers elle en criant :

— Pourquoi pleurez-vous ? Montrons-leur comment savent mourir les Algériens. N'est-il pas beau, chers frères, de mourir pour notre pays ? Jusqu'à quand devons-nous rester des esclaves ?

J'observais avec une grande admiration mon père pendant son délire ; je voyais en ce moment une grande force se dégager de lui, le courage qui brillait dans ses yeux provenait certainement du fond de son âme.

Ma tante s'approcha alors de moi et me chuchota à l'oreille :

— Cours vite chercher Si Ayachi, votre voisin, pour nous aider à maîtriser ton père et pouvoir le soigner.

De retour à la maison, accompagné de Si Ayachi, ma mère vint à notre rencontre.

En désignant mon père, elle pria notre voisin de venir l'aider.

Tandis que tous deux le maintenaient immobile, ma tante commença à lui prodiguer ses soins. Essayant de se débattre, mon père se raidit soudain grimaçant de douleur, sous l'effet des médicaments appliqués sur ses blessures. Il se débattit encore un moment puis à bout de force, laissa retomber sa tête sur l'oreille. Bientôt ses gémissements cessèrent ; à la mine angoissée de ma mère, ma

tante se pencha *sur* lui, puis la rassura en ces termes :

— Dieu soit loué, ma sœur ! *sa* fièvre a baissé et pour le moment, il dort.

Cette nuit là, pendant que nous le veillons, le silence était quelque fois interrompu par des pleurs ou des gémissements venus du dehors.

Tard dans la nuit, je dus m'assoupir.

Le lendemain, ma tante fit venir ses deux filles et resta avec nous pour soigner et veiller mon père.

— Je ne repartirai, dit-elle, que lorsque Si Rabah sera guéri.

Quelques jours plus tard, en rentrant à la maison, je fus surpris d'entendre mon père parler lucidement, réunies autour de lui ma mère et ma tante l'écoutaient attentivement. Ma mère, constatant mon arrivée, me cria :

— Viens vite embrasser ton père !

Je m'élançai alors vers lui plein de joie. En m'enlaçant, il murmura tout ému :

— J'ai failli ne plus te revoir, mon enfant.

Je n'oublierai jamais la vive émotion et le bonheur que je ressentis en constatant qu'il avait recouvré sa raison.

Tout en me gardant blotti dans ses bras, il commença à nous raconter les événements qu'il avait vécus :

— Quand je fus arrêté, dit-il, on m'emmena à la caserne et on me conduisit devant un grand hangard gardé par une dizaine de soldats. Je fus ensuite poussé vers la porte : « Entre, m'ordonna le soldat qui m'avait poussé avec la cross_e de son fusil. Tu vas trouver quelques-uns de tes frères qui s'amuse_{nt} comme toi à réclamer l'indépendance ». En entrant, je ne vis d'abord rien dans l'obscurité, la porte se referma derrière moi et ce n'est que quelques instants après que je commençai à distinguer quelques corps étendus devant moi. L'odeur qui régnait dans cet endroit était infecte. Je me vis entouré de quelques détenus qui me demandaient des nouvelles. Je leur expliquai que les soldats aidés par la police perquisitionnaient dans toutes nos maisons en emmenant tous les hommes. Je fis ensuite la connaissance de tous les frères. La plupart étaient des militants arrêtés au

cours de la manifestation, à l'exception de deux d'entre eux étendus non loin de moi, leurs visages baignant de sang. J'appris qu'ils avaient livré bataille et blessé deux soldats venus les arrêter dans leur demeure : « Ils furent plusieurs fois torturés, me dit-on, c'est presque un miracle qu'ils soient encore vivants ». Cette nuit là plusieurs autres frères furent jetés avec nous dans un triste état. Le lendemain matin commença notre calvaire. Plusieurs fois par jour, nous fûmes interrogés et torturés. Le 11 mai au soir, notre liquidation était décidée. On nous entassa alors dans plusieurs camions et on nous sortit de la ville par la porte de « Beb Souk-Ahras ». Après quelques kilomètres nous entrâmes dans les terres appartenant à un grand colon nommé Chemoul.

Celui-ci, en voyant les camions arriver devant sa ferme, vint à notre rencontre, accompagné de plusieurs de ses compatriotes tous armés. Un officier descendit d'une jeep et se dirigea vers eux. Après une vive discussion, les colons montèrent avec nous dans les camions. Le convoi reprit sa route sur un petit chemin rocailleux. Quelques centaines de mètres plus loin, il s'arrêta. On nous poussa tous hors des camions ; et nous fûmes placés en colonnes, attachés les uns aux autres. On nous fit avancer à travers champs et forêts. Arrivés devant une grande clairière, nous découvrîmes, à la lueur de plusieurs lampes à pétrole suspendues ça et là à des arbres, plusieurs fosses creusées dans la terre. Nous fûmes ensuite conduits par petits groupes devant ces énormes trous. Les soldats installèrent en face de nous des mitrailleuses. Après quelques secondes qui me parurent une éternité, la fusillade commença. Deux frères touchés par une rafale tombèrent soudain sur moi et m'entraînèrent avec eux dans la fosse. Depuis ce moment tragique, je n'arrive plus à me souvenir de ce que j'ai fait par la suite, ni comment je m'en suis tiré. C'est vraiment un miracle que je me retrouve aujourd'hui parmi vous...

Maman et ma tante lui expliquèrent alors comment et dans quel état il avait été retrouvé.

Tard dans la soirée, pendant que les voisins venus s'enquérir de la santé de mon père discutaient avec ma famille, je sortis dehors.

Je m'adossai contre le mur de notre maison et là je me

mis à penser tristement au sort de tous ces frères morts pour la liberté.

Non loin de moi, j'entendis encore venir des rues avot-santes des pleurs et des plaintes.

Pleurez pleurez chers frères et sœurs, pleurez pour nos chers disparus.

Comme vous mon cœur et mon âme sont pleins de tristesse.

Puisse un jour retentir les youyous de la gloire pour faire oublier les pleurs et les souffrances du passé.

Le fils du gendarme

par M. ACHOUR (1)

Dans le ciel gris, un nuage noir s'étirait, tel une mince colonne de fumée harcelée par le vent. Il s'allongeait, s'effilochait, semblait se diviser en une infinité de petites parcelles obscures, avant de se regrouper en une grosse masse compacte, sourde, menaçante.

La nuit n'allait pas tarder à venir, cette nuit brusque de l'hiver méditerranéen, et il pleuvrait sûrement. Un vent glacé, silencieux, pénétrant, triste messenger, chatouillait la nuque de l'homme solitaire, s'engouffrait sous sa chemise et rejetait sur son épaule sa cravate frippée. Rachid ne voyait rien, ne sentait rien. Indifférent au vent et au froid, il contemplait le ciel avec l'air d'y chercher quelque chose, comme le paysan inquiet, scrute la voûte céleste dans l'espoir d'y déceler un signe précurseur de pluie ou de beau temps.

Pas une personne dans la rue. Parfois un bruit de moteur naissait au loin, s'amplifiait au fur et à mesure qu'il approchait accompagné par le multiple grincement d'une carrosserie secouée par le pavé, puis s'effaçait, laissant place à un silence lourd, plein de mystère. Une voix

(1) Notice biographique, voir « PROMESSES » n° 1.

étrangement répercutée par le silence se fit brusquement entendre au loin ; cette voix sortie des entrailles d'un autre monde rappela Rachid à la triste réalité. Quelque marchand attardé, quittant la place avant le couvre feu.

Rachid se sentit subitement glacé jusqu'à la moelle. Ses pieds déjà lassés d'une position inconmode, s'engourdissaient dans ses chaussures à mince semelle, et une désagréable sensation de fraîcheur le parcourut des pieds à la tête. Il rejoignit cependant sans hâte sa vieille voiture, s'y introduisit, ea referma la portière. Après quoi il ne put faire d'autre mouvement. Un vide effrayant se fit à l'intérieur de tout son être. Il mit les deux mains sur le volant, y appuya son front et attendit d'être de nouveau en possession de toutes ses facultés.

Les événements de la journée s'étaient succédés à un rythme effrayant. Déprimé, submergé, il n'avait pas eu une seule minute pour réfléchir ou se reposer. A présent qu'il avait appris l'irréparable, sa douleur morale avait succédé à la fatigue. A travers l'état de dépression physique qui l'anéantissait, c'étaient les spasmes de son esprit désemparé qu'il sentait.

— « La volonté de Dieu est impénétrable », avait dit le vieil oncle Ali.

A cette seule évocation, une sourde révolte s'insinua en lui. Il n'avait pas répondu au vieillard mais il avait senti à quel point le pouvoir consolateur de cette phrase c'ait douteux.

Il fallait se soumettre. Il fallait s'incliner. Et que faire encore ? Il se rendit soudain compte que son oncle avait raison. Que faire contre un destin dont on sent pourtant la cruelle injustice. A ce destin, lui, Rachid ne pouvait opposer qu'une impuissante haine, un obscur sentiment de frustration qui le réduisait à l'état de victime... Mais pourquoi le sort ? Pourquoi le destin ? L'homme est responsable de tout. Un seul homme et c'était celui précisément contre lequel il ne pouvait s'élever.

— « On ne peut rien entreprendre, à l'encontre de celui à qui l'on doit le jour, fût-il félon ». Encore des paroles de l'oncle Ali. Mais savait-il lui ?

A mesure que le temps passait, l'atmosphère se réchauffait dans l'étroite voiture.

Peu à peu. Rachid reprenait la maîtrise de lui-même. Sa lucidité lui revint par degré. En même temps qu'il émergeait des brumes de l'inconscience et que l'effet de la drogue qu'il s'était administrée disparaissait, montait des tréfonds de son âme. une haine aveugle, un désir de destruction encore jamais éprouvé. Il essuya machinalement du revers de sa main ses yeux embués de larmes et mit le moteur en marche. Dehors la nuit s'était installée. Des fines gouttelettes brillantes constellaient le pare-brise. Un instant, Rachid écouta le ronflement du moteur, puis il démarra...

— C'était hier, il y a pourtant de cela six mois... La phrase resta suspendue dans l'air ; Omar, embarrassé ne sut que dire. Que son camarade eût souffert, il n'en doutait point. Il n'en désapprouvait pas moins ses projets. Houria s'était suicidée, c'était un fait mais pour Omar c'était fatal et il n'y avait pas à revenir sur un passé qui n'avait que trop accumulé de douleur dans tous les cœurs. Et à présent, voilà que Rachid envisageait une absurdité qui ne pourrait que faire revivre un affreux cauchemar.

— Attends donc que tout finisse, supplia-t-il.

— Mais tout est fini, n'ai-je pas tout perdu ?

Avec l'âme de mon père, c'est la mienne qui a définitivement sombré. Suis-je digne encore de vivre, fils de traître, fils d'assassin, fils de l'homme qui a violé la fiancée de son fils.

Rachid avait crié cela, dans un râle de bête blessée.

Houria allait encore au lycée lorsqu'elle rencontra Ilachid. Il pleuvait à verse ce jour-là et, démunie de parapluie, la jeune fille, sortie de l'école, se hâtait de rejoindre la maison. Ce fut alors que Rachid vint à passer. A la vue de cette silhouette pitoyable, trempée déjà, il sentit un frisson le parcourir. Il arrêta sa voiture et ouvrit la portière.

— Eh bien ! Vous attendez d'attraper la crève ? Montez vite.

Houria voulut continuer sans se soucier de l'automobiliste obligeant, craignant d'avoir affaire à quelque fils de colon, embusqué là, à l'affût d'une aventure. Etait-ce la peur de la pluie ? Un besoin de protection ou tout simplement la fatigue ? Une force mystérieuse la retenait...

Elle grimpa prestement aux côtés du jeune homme, rougissante, confuse, incapable de prononcer d'autre parole qu'un timide merci.

— C'est bien naturel, balbutia à son tour Rachid, tandis qu'une étrange impression s'emparait de tout son être. Il n'avait vu lorsqu'il s'était arrêté qu'une robe mouillée ; il voyait en ce moment les yeux les plus beaux qu'il ait portés un visage de femme, un visage ravissant, coloré par le froid et la timidité. Il s'efforça cependant de dissimuler son émoi, demanda d'une voix qu'il voulait indifférente :

— Où voulez-vous que je vous laisse ? Mademoiselle.

— près de la poste. Ça ira... Je pourrai ensuite continuer à pied.

Son cartable sur les genoux, Houria retenait son souffle. Que lui arrivait-il donc ?

Elle ne s'était jamais trouvée seule aux côtés d'un homme, et loin de la reconforter, la douce chaleur qui régnait dans la voiture accentuait son trouble. Elle se faisait toute petite comme si elle eût voulu occuper le moins de place possible, être absente aux yeux de cet inconnu... qui habitait la gendarmerie, possédait une voiture, aussi minable fût-elle, arabe comme elle pourtant...

L'inconnu en l'occurrence paraissait plutôt sympathique. Son visage qu'elle voyait de profil semblait indifférent. Le regard fixé sur la route, il se laissait dévorer des yeux par la jeune fille. Mais lorsqu'entre deux vagues de circulation, il tournait ses prunelles claires vers Houria, celle-ci détournait la tête, en proie à un trouble dont elle ignorait la cause et qui lui faisait peur. Un embarras inexplicable étouffait l'atmosphère, jetait entre leurs deux visages une sorte d'hostilité apparente, qui leur donnait l'impression désagréable d'être tous deux importuns l'un à l'autre.

A un carrefour, la voiture s'arrêta et de nouveau, leurs regards se croisèrent.

« Vous aviez l'air plutôt pitoyable tout à l'heure ». La phrase stupide, dite en arabe, Rachid savait qu'elle n'appelaient aucune réponse.

Le silence revint, meublé par le bruit des essuie-glaces qui se rejoignaient au milieu de la vitre puis s'éloignaient nerveusement l'un de l'autre pour se rencontrer immé-

diatement après. L'attention fixée sur le va-et-vient précipité des deux accessoires, cette course qui les jetait l'un vers l'autre puis les éloignait, Houria ne se rendit même pas compte que la voiture roulait de nouveau.

— Vous voici arrivée...

Déjà la jeune fille manipulait la poignée d'ouverture de la portière. Rachid étendit la main, frôlant involontairement la manche mouillée de la robe. Ce simple contact produisit sur ses sens un effet dont il se refusa à connaître les raisons. Cependant avant d'actionner le levier que l'autre main avait aussitôt lâché, le jeune homme hasarda.,

— Vous reverrai-je un jour ?

— Qui sait ? lui fut-il répondu d'une voix à peine audible, qui prononçait ensuite un « merci » dont seule la dernière syllabe lui parvint. Un courant d'air glacé s'engouffra dans la cabine, puis la porte claqua.

La mince silhouette se jetait là-bas, frôlant les devantures des magasins, la tête frileusement enfouie dans les épaules, la chevelure noire constellée d'une multitude de points brillants ; puis elle disparut.

Rachid resta un instant rêveur, regardant l'endroit où venait de disparaître son passager d'un instant, en proie à une agitation qu'il se complut à faire durer, sans illusion du reste.

Ils se revirent et progressivement devinrent indispensables l'un à l'autre...

— Puis-je entrer ?

Sans attendre de réponse, Rachid franchit le seuil. Il put voir au passage, une expression de surprise se peindre sur les traits douloureux de Fatima, dont les yeux rougis par les larmes demeuraient seuls vivants, dans un visage que la mort minait déjà.

Il traversa en hâte le petit vestibule, bousculant au passage une femme qui revêtait son voile. L'air égaré, il poussa la porte entr'ouverte et son regard tomba tout de suite sur le lit entouré de femmes. Ces dernières levèrent la tête, saisies et se tournèrent vers le nouveau venu. Aucune cependant ne prononça mot. Rachid s'avança dans la pièce, plus lentement. Son impatience l'avait subi-

Lenieih abandonné et *en* même temps que le calme revenait en lui, il prenait conscience de la stupidité de sa démarche. Il continua néanmoins sa progression vers le lit et les femmes s'étant écartées, s'approcha de la forme blanche qui y était étendue.

Une forme blanche, voilà tout ce qui restait de Houria. Le visage de la morte était découvert et reposait sur un oreiller immaculé dont il ne contrastait que par les quelques mèches de cheveux noirs qui dépassaient d'un épais foulard. Rachid contempla longuement le visage qu'il avait si longtemps aimé. A quoi bon regarder à présent. Il ne restait plus rien ; la mort avait tout emporté. Le jeune homme se mordit la lèvre jusqu'au sang. Il sentit soudain comme une boule brûlante lui emprisonner la gorge. Un sanglot convulsif étouffait sa poitrine et il ne voulait pas pleurer. Il détacha péniblement son regard de ces yeux à présent et pour toujours fermés, demeura une seconde comme cloué sur place, puis fendit le rang des assistantes, il reprit le chemin de la porte. Il croisa avant de sortir de la chambre, Fatima qui essaya de lui prendre le bras. Il accéléra le pas, mais, arrivé dans le vestibule, il s'arrêta, fit volte face, se trouva devant la vieille femme. Il se fit entre eux un silence gêné durant lequel ils se regardaient fixement, puis, Fatima s'empara de la main de Rachid, l'emprisonna dans la sienne. Rachid sentit le froid glacial qui émanait de la chair de la vieille. Fatima remua les lèvres comme pour dire quelque chose, puis brusquement détourna la tête, éclata en sanglots et, lâchant subitement la main du jeune homme, elle s'engouffra dans la chambre mortuaire. Un long frisson secoua le corps de Rachid. « Mon Dieu, murmura-t-il...

Puis il retira vivement le loquet et, sans un regard derrière lui, ouvrit la porte de la rue. Une bouffée d'air glacé lui fouetta le visage. Il tressaillit, et, relevant le col de son pardessus, emprunta le trottoir. Il marchait machinalement, comme sous la puissance hypnotique d'une volonté supérieure.

La voiture était garée non loin de là, dans une rue étroite. Rachid introduisit machinalement la clé dans la serrure, essaya de tourner. Il se rendit compte qu'il avait négligé de fermer la portière. Il tomba comme une loque à l'intérieur et demeura inerte, incapable du moindre geste. Il s'agrippa de ses deux mains sur le volant glacé, rejeta sa tête en arrière. Soulagé après une telle épreuve, son

corps se détendit. Il pleura longtemps, donnant libre cours à une souffrance trop longtemps refoulée, puis une immense torpeur l'envahit.

A présent il se sentait plus calme. Il se laissa doucement sombrer dans le néant.

Quand Rachid se réveilla, il lui sembla qu'on l'enserrait dans un étai implacable qui empêchait le moindre geste. Le froid le pénétrait jusqu'aux os et ses muscles ankylosés par une inconfortable position n'obéissaient plus. Il lui fallut une éternité pour se remettre. Il souleva doucement la tête ; une lueur rouge provenant du tableau de bord l'aveugla. Il ne tarda pas cependant à s'habituer, clignant des paupières à diverses reprises, puis il constata que dehors, il faisait nuit. La ruelle était éclairée par une unique ampoule qui se balançait doucement au dessus de la chaussée, projetant sur le pavé une auréole jaune dont la mobilité animait de part et d'autre, tout un monde fantastique d'ombres fuyantes. Ayant recouvert une à une toutes ses facultés, il démarra doucement et peu après débouchait dans une artère inondée de lumières. La montre marquait minuit moins dix... Le couvre feu... Les patrouilles n'étaient pas sensées connaître le fils de Smail le gendarme... Il ferait une bonne fin... Ce serait pour son père l'achèvement honorable d'un règne en pays étranger... L'aboutissement d'une carrière qui eût pu connaître quelques années avant...

Rachid emprunta au hasard les grandes rues de la ville. Ça et là, une ombre rapide se profilait sur le trottoir. Tout un groupe animé apparut au coin d'une rue. Quelques permissionnaires attardés dans un cinéma, ou de= fils de colons que le couvre-feu ne concernait pas.

La circulation était rare. Parfois, surgissait derrière la voiture, un éclaboussement de lumière crue, qui le dépassait dans une brume d'où émergeaient deux taches rouges qui ne tardaient pas à s'estomper.

Bientôt, une à une, les lumières s'effacèrent et le véhicule s'enfonçait dans une obscurité profonde, précédée par les deux faisceaux lumineux qui balayaient rapidement le bas côté de la route, traversés de temps à autre par de frêles flocons qui se perdaient dans le noir .

Rachid regardait fixement la bande fuyante qui se déroulait devant lui, trainée aveuglante. Brusquement la trainée se mua en une mer scintillante de mille feux, une mer qui l'attirait inexorablement, l'invitait. Puis, de cette mer immense, une image émergea, d'abord irréaliste, inconsistante, puis de plus en plus nette. Sous le regard hypnotisé de Rachid, l'image vivait. Un visage de femme se formait, gagnait en netteté, s'approchait par degrés, jusqu'à frôler le pare-brise, là devant ses yeux.

Une opulente chevelure encadrait le visage, mais ce qui attirait, c'étaient les yeux, deux émeraudes immenses, de longs cils. Un éclat fascinant en émanait, voilé d'une profonde tristesse. Tout le reste s'effaçait. Seuls ces deux grands yeux demeuraient comme suspendus dans le noir, fixant Rachid, ces yeux surgis du néant dans toute leur effrayante beauté.

Les mains crispées sur le volant, le jeune homme semblait inamé. La pensée toute entière tournée vers cette vision d'outre tombe, en proie à un envoûtement qui annihilait toute sa volonté, refusant la triste réalité et détaché entièrement du monde extérieur, il contemplait ce regard dans lequel il eût voulu s'abîmer tout entier. Et cette tristesse infinie qui, tel un fluide mystérieux se dégageait de l'iris vert, le submergeait, l'entraînait.

— Elle était si jeune encore, marmonna Rachid, comme s'il récitait son ultime profession de foi, dans cette courte oraison funèbre.

Cette simple phrase, prononcée avec un accent de désespoir, dans une semi-inconscience fut la dernière pensée de Rachid.

LE VOLEUR DE COTELETTES

par F. ZEHAR

Farouk ZEHAR est né à Ksar El-Boukhari en 1939. Il effectue en partie ses études secondaires au lycée de Sétif et les poursuivra, après la grève des étudiants, en Europe. En Suisse ensuite, il s'inscrit en faculté des lettres en auditeur libre. En même temps, il travaille pour gagner sa vie. Journaliste, inspecteur d'assurances, barman, porteur en gare de Lausanne, précepteur, la liste des métiers exercés par Farouk ZEHAR est aussi longue que variée.

D'une certaine façon, c'est l'exil qui lui a donné le fait d'écrire : pendant plusieurs années, une moyenne de cinq à dix lettres par jour. Au début de l'année 1965 il publie son premier livre « Peloton de tête » chez Juliand. Il est cité par la R.T.F. comme meilleur livre du mois.

« Le Voleur de Côtelettes » peut être considéré comme une histoire vécue, à quelques détails près : c'est un aspect de la vie d'étudiant un peu particulier qu'a mené l'auteur.

La chaussée est enduite de graisse, bien qu'il ne pleuve plus depuis huit heures du soir.

Les rues sont bordées de cageots et de cagettes empilés en d'énormes parallélépipèdes entre lesquels circulent

difficilement les noctambules. Ils vont d'un bistrot à l'autre sans se presser, pour saisir peut-être au passage le spectacle de tant de richesses qui se répartissent, à mesure que la nuit passe, entre les différents commerces de Paris, les détaillants de fruits et légumes, les bouchers, les restaurateurs.

Je suis aux halles. Moi aussi, je circule nonchalamment, marchant tantôt sur le trottoir, tantôt sur la chaussée, en évitant sans cesse les porteurs, les maraîchers, les badauds, les charrettes à bras qui débouchent de tous côtés. Les camions qui viennent d'arriver manœuvrent pour se garer le mieux possible, avant d'être déchargés.

Quand, étudiant, je venais aux halles, c'était toujours avec une idée maligne derrière la tête. Je buvais un petit rouge ici ou là, parlais avec toutes sortes de gens et, entre deux bistrots, passant entre deux rangées de caisses, je barbotais une courgette, un artichaut, un oignon, une tomate ou un poivron, une poignée de champignons, et je retournais, les poches lourdes de mon imperméable me battant les hanches, chez Baptiste : là je vidais le produit de mes larcins dans une grande serviette de cuir où se morfondaient quelques feuilles de classeur et deux ou trois livres. Je redonnais la serviette à André, le garçon, qui la remplaçait, comme il eût fait d'un joyau, dans une cachette du bar. Mais jamais je ne me décidais à rentrer chez moi sans m'être approprié un beau morceau de viande. Le plus souvent, je choisissais des côtelettes.

Maintenant comme à cette époque, la viande est ce qu'il y a de plus difficile à voler, aux halles. Pour une pomme ou une orange, on est facilement pardonné, à condition de la remettre à sa place.

Ils est vrai, je pourrais maintenant, si je voulais, acheter dix kilos de côtelettes, chaque jour. Or, cet amas de nourriture me fait écarquiller les yeux comme avant. Et comme avant, je rôde près des lieux où l'on débite les bêtes pour entasser sur des tables, des comptoirs, des étals, les épaules d'agneaux, les têtes de veaux, les quartiers de plusieurs kilos d'entrecôtes, etc... Je m'approche et reste de longues minutes devant un morceau de collier qui comprend, outre le cou, une bonne dizaine de côtelettes. Je regarde à l'intérieur les hommes en tablier blanc maculé de rouge qui vont et viennent sous l'éclairage de néon, de grands couteaux ou de petites lames effilés à la

main, qui portent comme un rien des moutons entiers, et apparaissent sporadiquement devant la porte, près de moi, le temps de jeter une pièce ou une autre dans un des chariots qui attendent remplis. Je regarde tous ces corps amputés qui pendent aux crocs le long du mur, et dont tombe, de temps à autre, une goutte de sang sur le trottoir gris où l'on peut voir, à intervalles égaux, des tâches foncées d'où naissent et partent de fines rigoles chargées de poussières. Je regarde tout cela et souris, comme avant, les mains dans les poches de mon imperméable déboutonné sur ma veste ouverte, je regarde ma cravate qui pend de mon cou, verticale, et le froid sur ma poitrine ne m'est pas désagréable. Je souris et contemple à nouveau le morceau de collier que j'ai choisi. En rentrant chez moi, je m'installerai à la table de la cuisine, près du gaz, je ferai griller les côtelettes l'une après l'autre, au fur et à mesure que je mange, que je ronge les os, pendant que le matin humide entre par la fenêtre ouverte, d'où sortira une fumée épaisse, tournoyante, odoriférante.

Les voisins du dessus se sont souvent plaints d'être saisis, dès le réveil, par cette fumée. Je leur réplique chaque fois que je préfère l'odeur de la viande grillée à la poussière de leur descente de lit, à la pluie quotidienne des miettes de leur nappe.

Quand j'aurai fini, je rangerai avec componction les os dans un papier journal, j'attacherai le paquet d'une ficelle dont je laisserai, après avoir serré le deuxième nœud, prendre un bon demi mètre afin, avant de me mettre au lit, de l'envoyer, après quelques moulinets, au loin par la fenêtre, question de laisser ma chambre se remplir d'air frais, pour bien respirer pendant mon sommeil.

J'ai tout mon temps. Je décide de continuer ma route, pour le moment. Et puis je n'ai pas encore assez faim. Il faudrait trimbaler ce collier sanguinolent jusqu'à ce que je rentre. Quoiqu'il en soit, bien sûr, ma chemise, dans mon dos, sera toute rouge. Mais j'aurai moins longtemps à supporter sur mes reins l'humidité du sang qui dégoulinera dans mon pantalon. Comme avant, je laverai moi même ceux de mes effets qui auront été tachés, au lieu de les donner à la blanchisserie. Non, cette fois encore, je ne me ferai pas prendre.

Pourtant, à voir tout ce monde affairé, qui n'arrête pas d'aller dans tous les sens, de tourner la tête de tous

les côtés, on croirait que c'est impossible. Ce n'est pas difficile, je l'ai fait cent fois ou plus. Les premiers coups, j'ai eu peur : on m'a souvent dit que, si on était pris, les « forts des halles » se chargeaient, après vous avoir convenablement rossé, (le vous remettre aux mains de la police.

C'est vrai, ils détestent, presque tous, les gens qui ne travaillent pas de leurs mains. Ils ont bien raison de se défendre : si tout le monde faisait comme moi ! Ça n'empêche pas certains d'entre eux, énormes gaillards tout rougeauds de 40 ans. ou jeunes hommes aux muscles d'acier, de parler, au bistrot, avec des gens de tout bord, qu'ils revoient parfois, dont même ils recherchent la compagnie : « j'vais boire un jus et causer au psy-chi-atre. Il a quelque chose dans la cervelle, qui là » ou bien : « v'ia l'poète, il a pas l'air trop rond. » Je dis bien certains. Beaucoup d'autres ne supportent pas de voir quelqu'un en costume venir au bar prendre un ou deux verres, pour ensuite s'asseoir et commander une douzaine d'hui-tres, un chateaubriand, une bonne bouteille. Ils aiment encore moins quand ce quelqu'un, pour finir sa soirée, vient en galante compagnie ; cela les agace d'entendre leurs rires bien intimes qui sonnent pour tous mais ne concernent personne de ce monde de dur labeur. Quand ils voient une femme en décolleté qui, portant une huître à ses lèvres, renverse la tête pour rire aux éclats, ils pensent : « conasse » ou bien « j'te ferai rigoler moi » et, après l'avoir regardée sous toutes les coutures et insultée mentalement pendant un moment, ils retournent à l'air frais faire jouer leurs muscles.

J'ai encore un seul petit rouge à boire. Ensuite, pour me donner plus faim encore, et avoir des gestes sûrs, je boirai deux ou trois ricards. Il ne faut pas hésiter : passer, s'arrêter ici ou là, ne pas craindre d'être remarqué au contraire. Au besoin, demander si on peut acheter, s'entendre répondre « pas avant six heures » dire « c'est bien dommage » rester là, rêveur, un petit instant, juste le temps de repérer ce qu'on veut exactement et, hop, sous la veste, dans le dos, les mains jointes au niveau des reins, légèrement courbé, comme un promeneur. Si on a une cigarette aux lèvres, c'est préférable. Faire quelques pas ainsi, en continuant à regarder la viande et, éventuellement, adresser la parole à quelqu'un, pas nécessairement

celui qu'on soupçonne de regarder avec une insistance anormale.

Je suis en train de boire mon dernier petit vin rouge. Je fais minuscule, accoudé au bar, devant les géants de la viande. L'un m'impressionne particulièrement. Je le vois dans la glace. Les autres parlent, lui se tait et n'ouvre la bouche que pour avaler une gorgée de café, ou de marc, dont le petit verre, à côté de la tasse, se remplit souvent, sur un simple signe de son index boudiné. Les yeux bleus : deux glaires dans une flaque de sang. Le nez surtout est monstrueux. Je ne sais si c'est un cancer, cette protubérance violine et grenat, tordue, pleine de trous, comme une racine pourrie dans un charnier. Il sait que je le regarde ; il reste absolument indifférent, ses paupières continuent de battre au même rythme, lent, lourd. C'est surtout sur le ventre et les épaules que le sang s'est imprégné dans la toile du tablier.

Je finis mon rouge, et sors. Où prendre mes ricards ? une inspiration ; je prends un taxi, il n'est qu'une heure du matin. J'ai le temps d'y aller et de revenir prendre mon collier. Gare de Lyon. Je descends, paye et m'engage dans une rue qui longe le mur, côté départs. Rue sinistre, où aboutissent plusieurs ruelles, étroites, bordées de bars de filles et d'hôtels de passe. Je pousse la porte d'un établissement dont les vitres embuées m'ont caché l'intérieur. Une forte odeur de hashish, quelques filles au bar, une rousse incendiaire se tourne le dos, une brune rit pliée en deux ; une autre inédite, toute seule dans son coin, le visage et le nez aplatis, comme par l'ennui et l'alcool. Quelques hommes vont de l'une à l'autre, paient des verres ; un vieux, le regard langoureux, moustaches Lien relevées de chaque côté du nez pointu, susurre des tendresses à l'oreille de chacune. Sur la banquette, au fond, un jeune homme, guitare en mains, chante presque à voix basse. Je me rapproche, mon verre à la main, il se tait soudain : « Non, non, ça ne va pas, je ne suis pas en forme, demain, ça ira, mieux vaut se taire que mal chanter ». Tous ceux qui l'écoutaient l'encouragent à reprendre, le flattent ; il proteste jusqu'à ce que l'un d'entre eux lui offre à boire. Alors, il laisse tomber ces mots : « Je me repose cinq minutes... Roule, roule moi une cigarette ». On lui donne sa bière, sa cigarette truffée de drogue, il boit doucement, tire de longues bouffées, l'air lointain et sérieux, tandis qu'autour de lui, chacun

attend avec respect. Enfin, alors que je regagne le comptoir pour me faire servir une seconde fois, sa voix monte, sourde et vibrante. Ceux qui buvaient ou parlaient marquent un temps d'arrêt.

Après ces deux verres, je me sens un peu gris. Quand on se trouve dans un endroit où l'on fume, il vaut mieux fumer, sans quoi on est pris de violents maux de tête et d'envie de vomir. C'est pourquoi j'accepte la cigarette toute aplatie, noire, que me tend une main. Je tire une petite bouffée, puis une forte, aspire et garde la fumée un bon moment dans mes poumons, puis je rends le grand mégot humide au vieux qui me l'a donné, en l'invitant à prendre un verre. Au bout de cinq minutes, il m'offre une autre cigarette, entière celle-là, qu'il a roulée exprès pour moi.

Dans le laxi qui me ramène aux halles, je me sens tout à fait bien. Je chante, j'ai faim, mais aussi, j'aimerais vite être rendu chez moi, où je me vois, après m'être rassasié, assis dans un fauteuil, écoutant de la guitare, une dernière cigarette précieuse au bout des doigts, avant de me coucher.

Descendu de voiture, je vais directement boire un autre ricard, pour pouvoir, aux toilettes du bistrot, défaire ma ceinture de plusieurs crans afin, au moment voulu, d'y enfoncer sans mal le cou d'agneau.

Je suis à l'air libre maintenant, je marche résolument vers l'étal repéré tout à l'heure. J'arrive à la hauteur de mon collier, je le dépasse et fais un brusque demi-tour, je regarde partout à la fois, mine de rien, j'observe que les pans droits de mon imperméable et de ma veste se sont bien relevés assez haut, tandis que ma main gauche sortie de ma poche, a saisi la ceinture de mon pantalon, par derrière, au niveau de mes reins, pour la relever et la tirer vers l'extérieur.

C'était un coup pour rien, pour voir. Maintenant, c'est sérieux. Il se passe quelques trente secondes avant que l'un des dépeceurs ne revienne jeter une pièce dans un chariot. Je n'ai donc à regarder qu'à ma droite, par la grande porte où une dizaine d'hommes s'affairent. Je n'ai pas besoin de surveiller sur la gauche. J'entends un bruit mat dans un chariot, je lève la tête vers la droite, nul ne prête vraiment attention à ma personne : en même temps que ma main droite saisit le cou et l'enlève, je

donne un petit coup de reins tel que mon imperméable se soulève, ma main gauche a saisi ma ceinture, l'affaire est dans le sac. Pas tout à fait : j'ai mis le collier entre la veste et l'imperméable. Mes deux mains se rejoignent au-dessous de la bosse, s'agrippent. Ça y est, ça doit tenir. Un choc sur mon épaule, je me retourne vivement. c'est un homme ivre qui poursuit son chemin sans autre façon, le collier est tombé, j'ai juste le temps de donner un coup de pied dedans pour le dissimuler. Une paire de poumons, avec la trachée artère, traverse l'air à deux mètres du sol, puis tombe dans un chariot avec un bruit de caoutchouc battu.

« Vous les vendez à qui, ces poumons ?

« Ben, aux bouchers !

« Ah, je ne savais pas que ça se mangeait...

« Y'a des gens qui aiment ça. »

Ils s'en va, je l'attends, pour lui parler encore, le temps de trouver une solution. Mes doigts tremblent un peu quand j'allume une cigarette. Avant cela j'ai essuyé mes mains. Je décide de changer de méthode. J'enfonce ma main droite dans la poche de mon imperméable. Il revient :

« Ça doit être dur en hiver, non ?

— Faut pas être un fils à papa... »

Il s'en va et ma main, toujours enfoncée dans la poche, lève le pan droit de mon imperméable et se referme, à travers la doublure, sur un autre collier, que je rabats le long de ma cuisse. Je boutonne veste et imperméable de ma main libre, et m'apprête à m'en aller. Je fais un pas. puis deux, quand une voix me demande, dans mon dos : « Vous avez du feu ?

— Non, plus...

— Mais vous fumez, non ?

— Parfois, heu...

— Non, je ne veux ni feu, ni cigarette. Mais toi, ne bouge pas ». Tandis qu'il me tient par le bras, il appelle : « Raymond, viens voir deux minutes ».

ATTENTE

par B. DOUDOU
traduction de Ch. KESSAR

Bélaïd DOUDOU est un jeune romancier algérien d'expression arabe. Après avoir fait des études en arabe en Orient, il continua ses études en Allemagne de l'Est et obtint son doctorat en lettres. Actuellement, il enseigne à la faculté des lettres à Alger.

Bélaïd DOUDOU est le meilleur représentant de la tendance moderniste du roman Algérien d'expression arabe.

Sans recherche dans le style, Bélaïd DOUDOU nous décrit avec minutie des portraits qu'il a saisi dans le vif. Le recueil de nouvelles « l'Oliveraie » d'où nous avons tiré la nouvelle que nous publions, a été récemment édité en Algérie.

Amina éteignit la lampe et s'assit sur son matelas. Comme son frère, Mustapha, avec qui elle vivait depuis l'absence de leur père en voyage, n'était pas rentré, elle s'enfonça dans ses pensées. Elle était seule dans la pièce.

L'attente devenait longue. La jeune fille fut saisie d'une angoisse qui lui étreignit le cœur. Il était 23 heures. Malgré cette heure avancée, Mustapha était encore dehors. Ce qui n'était pas dans ses habitudes, surtout depuis l'absence du père. Il rentrait, en effet, régulièrement à la tombée de la nuit.

Qu'arriva-t-il à Mustapha ce jour-là ? Amina l'ignorait. Comment pouvait-elle d'ailleurs le savoir ? Le souper était prêt depuis deux heures. Mais elle préféra attendre son frère. Cependant, l'attente devenait de plus en plus longue. La jeune fille ne put dormir, anxieuse, elle se leva du lit puis y retourna, alluma la lampe et Féteignit. Qu'arriva-t-il à Mustapha ? L'inquiétude devenait plus grande au fur et à mesure que le temps passait et que les questions sur les causes de ce retard inaccoutumé se succédaient.

Pour pouvoir dormir et se reposer, elle s'efforça de se convaincre que son frère s'était rendu chez des camarades dans le quartier voisin. Car il lui était déjà arrivé d'aller chez eux pour repasser les leçons depuis surtout qu'ils fréquentaient la même école, la plus grande école de la ville. Ses camarades l'avaient certainement retenu pour dîner et veiller. Amina essaya, ainsi de se consoler, mais vainement.

Elle abandonna, une fois de plus, son lit, fit les cent pas dans la pièce, cherchant d'autres causes plus profondes à ce retard inattendu. Elle s'approcha de la fenêtre, jeta un regard sur la cour et tendit l'oreille dans l'espoir de percevoir quelque bruit ou quelque mouvement. Tout le monde dormait, excepté Amina que rongeaient les soucis. Le silence de la nuit l'accablait, son cœur battait plus fort.

Tout à coup, elle fut secouée d'un tremblement horrible : elle représentait Mustapha tantôt assassiné, tantôt arrêté par les soldats ennemis. Depuis le déclenchement de la Révolution, la mort, l'arrestation, non seulement sont des faits courants et quotidiens dans le pays, mais encore viennent naturellement à l'esprit, dans de pareils cas. Pour quelle raison, Mustapha pouvait-il être arrêté ou assassiné ? Il n'avait jamais perpétré de crime. Par ailleurs, il était jeune. Mais ce qui hantait le plus la jeune fille c'était la question de savoir si

l'innocence que l'on peut invoquer dans de pareilles circonstances pouvait avoir un sens, une signification.

Il lui semblait entendre le bruit de quelques pas dans les escaliers ou dans la rue. Elle courut vers la porte quelle ouvrit, jeta un regard sur les marches de l'escalier, la porte d'entrée était encore ouverte. Elle put reconnaître, à leur ombre, les soldats qui venaient de passer.

Elle ferma la porte et retourna à la chambre. Amina alla de nouveau à son lit. Elle fut encore hantée par l'idée de la mort. N'avait-elle pas déjà perdu sa mère des suites d'une longue maladie. Perdrat-elle encore son frère, l'unique frère ? La fatalité serait-elle encore cruelle ? Mustapha ne se serait pas attardé s'il ne lui était arrivé quelque malheur.

Pourtant Amina savait fort bien que le jeune homme portait un grand intérêt au mouvement de Libération et à ses dirigeants. Il lui racontait tous les exploits des héros de la Révolution, qui ne s'étaient jamais départi de cette bravoure à la fois chevaleresque et séculaire de leur peuple. Amina savait également que son frère, âgé de 15 ans, ne pouvait prendre part d'une manière ou d'une autre, à la guerre de libération. D'ailleurs, on ne lui aurait jamais demandé d'accomplir quelque action fût-elle insignifiante.

Pendant qu'elle était plongée dans la méditation, elle entendit soudain, une grande explosion. Eli feignit se rassurer sur le sort de son frère en pensant qu'il était resté à l'abri chez ses camarades et qu'il ne pouvait se hasarder dans la rue. Mais elle ne tarda pas à entendre d'autres explosions et des cris non loin de la maison. Elle alluma la lampe et se leva. Elle entendit quelque bruit. Elle courut vers la porte, F ouvrit et vit son frère étendu sur le sol. Il avait perdu connaissance. Elle le prit dans ses bras, le sang coulait de sa poitrine, une arme à feu dans la main. Amina éproua une peine extrême en le voyant ainsi.

Mustapha ! Frère que t'est-il donc arrivé ? s'écria-t-elle. Pourquoi t'es-tu attardé ? Où étais-tu ? Puis elle fondit en larmes.

— Ne crie pas. Ils sont à mes trousses. Car ils m'ont vu...

— Qui ? les soldats sans doute ?

Mustapha ne répondit pas. Amina se mit à lui ôter les vêtements mouillés, à essuyer le sang qui coulait également de son front. Elle fut perplexe. Elle fondit de nouveau en larmes. Elle courut chercher un chiffon pour l'appliquer sur les hlessures. Mais le sang coulait. Elle n'arrivait pas à l'arrêter.

Le jeune homme avait lancé une grenade dans un cabaret. Il s'était procuré cette grenade chez un militant et l'avait cachée chez un camarade jusqu'au soir. Des soldats qui l'aperçurent au moment où il la jetait allèrent à ses trousses et tirèrent dans sa direction le blessant à deux reprises. Mais le jeune homme put regagner la maison. Comme ses forces le trahirent, il s'affaissa sur le seuil de la porte.

Mustapha reprit :

— Nous avons réussi... Nous sommes victorieux, ne pleure pas ma sœur !... J'ai accompli ma mission ; l'avenir nous appartient...

Amina qui venait de panser les blessures, tout en pleurant à chaudes larmes, essaya de pousser un cri, d'appeler au secours. Mustapha l'en empêcha d'un geste de la main. Le voici qui sourit à la douleur, qui sait, peut-être à la mort. Pourquoi la sœur ne sourirait-elle pas à son tour à la vie, car si l'appel de la mort est immortel celui de la vie ne l'est pas moins. La jeune fille saisit le revolver, le serra dans les mains. Mustapha qui l'observait, montrant du doigt l'arme à feu, lui dit :

C'est elle qui unit la mort et la vie. Puis, il ferma les yeux et laissa tomber la tête sur les jambes de sa sœur. Il perdit de nouveau connaissance. Est-ce la fin ? Est-ce la mort ?

— Frère Mustapha ! Quel malheur t'a frappé ?

M'abandonneras-tu seule, s'écria Amina. Soudain, elle entendit le bruit de pas dans l'escalier. Quelqu'un frappa à la porte. Après avoir embrassé son frère sur le front, Amina se dirigea vers la porte, les mains sur la gâchette de l'arme à feu....

BAIN DE SEL BAIN DE MINUIT

par Djamel AMRANI (1)

Pour tous mes frères de haute lutte

*Au premier jour ils ont juré
sur l'avoine et dans la vertu du ciment
l'outil de leur joie.
Au second jour l'homme adhéra à la terre
Et au troisième jour sous le soleil noir et torride Ils
ont juré de relever l'insulte, de faire face aux veilleurs
[d'eaux vives']
Alors ils conspirèrent. De la terre fouettée naissent des
hommes libres et la guitare sanguinolente
égrène les strophes de son chapelet solitaire.
Homme libre en la patience d'une demi-heure*

(1) Djamel AMRANI a déjà publié plusieurs œuvres dont
soleil de noire nuit aux éditions Subervie **Rodez** 1964 et
Bivouac des Certitudes n aux éditions de la S.N.E.D. Alger-1968.

d'un demi-réveil d'une demi-lune
 tu as foulé, le trident à la main
 les trèfles qui bousculaient les trottoirs,
 ravinaient le soleil. Tu as foulé l'insomnie de Tous.
 Entre les frontières de l'Est, de l'Ouest
 et du Sud, l'Algérie face à la mer qui la répète
 a la vacuité d'un lait cru
 et d'un crachat rebelle.
 Alors au quatrième jour.
 Ils immolèrent l'innocent
 L'Algérie lui consentit son martyr.

Et voici s'iriser la caravane de l'avenir
 semer à tous vents entre l'insulte et la blessure
 les cendres arrachées au sceau du soleil.
 Alors au cinquième jour
 Ils immolèrent l'Innocent
 L'Algérie lui consentit son martyr.
 Alors Us ont marché des campagnes aux frontières closes
 écloses illuminées sous les radars
 printemps debout
 printemps hors-la-loi
 printemps temps ridé
 printemps sept fois renouvelé
 printemps du seul printemps
 printemps linceul.

Plus avant, les rails contraignaient aux départs
 transbahutaient les prisonniers
 images de Buckenwald, imageries de Dachau Ravensbruck
 et des ghettos
 éclatement marin
 éclipse du soleil
 la roue tourne son occlusion sa réclusion
 vert chlorophylle muscle véreux
 oiseau vorace bain de sel bain de minuit

A chaque gare l'évêque bénit et sanctifie le
 chant votif des immortels.

A chaque locomotive chaque départ de prisonniers
 vieillards
 censeurs

s'arrachent à la face du monde
 à la face du temps. A chaque locomotive chaque départ
 [</e prisonniers.]

Alchimie nocturne, instable insatiable
 hyperbole ou simulacre
 la morgue brûle le sommeil
 le ciel corrosif se résorbe
 les montagnes se repeuplent
 le fusil effarouche le canon
 les jours se comptent à plate couture
 On court à pleins poumons, on s'envisage
 A chaque locomotive chaque départ de prisonniers

Et en chacun de nous se dessine l'avenir se devine
 se dédie l'avenir au même point au même coin de
 chair au même hexamètre

La poitrine livrée aux chiens s'ajoure
 On découpe les visages les mains les voix
 Dans les villages transformés en charniers
 le bruit des forges s'annonce à la violence
 au sang
 à la montagne à la charrue.
 Le soleil se renverse, se déverse
 Le soleil agité se renverse
 colle à la peau moite du moudjahid
 Le soleil agité se renverse se déverse
 dans le fusil spirituel
 et la fleur débonnaire s'irise et s'acidule.

Alors au sixième jour
 Ils immolèrent l'Innocent
 L'Algérie lui consentit son martyr.

Le four le bâillon brûlent les fraternités
 le guet-appens la face nue des éventreurs
 la torture renversée au milieu de l'assiette
 sur les trottoirs écumes sur les trottoirs désertés
 Les forêts incendiées découvrent leurs moignons
 Le soleil nous impose une peau basanée, burinée
 Ils avancent jusqu'à la mie de leur sang

*Ils avancent jusqu'à la vomissure de midi Ils avancent
jusqu'au grand trou béant de la inort*

[planétaire]

*Alors au septième jour Ils immolèrent
l'Innocent L'Algérie lui consacra son
martyre.*

ETAT MAJOR GENERAL DE l'ALN JUIN 1962 DJAMAL
AMHAIVI

*M'hamcd AOUNE est-né
en 1927 à Ain-Bessem ; il
doit interrompre très tôt ses
études et exerce plusieurs
métiers. Il se passionna
cependant pour la lecture et
pour l'action patriotique.*

*Actuellement il est of-
ficier de l'A.N.P.*

*M'hamed AOUNE est
déjà connu. Plusieurs
journaux et revues ont publié
ses poèmes. Il compte
bientôt éditer un recueil de
poèmes, une pièce de théâtre
et un roman.*

APRES LES GROTTES

par M' AOUNE

A mon ami Ismaïl Zbaghdi et à tous ceux qui ont vécu en exil et de tous leurs sens intérieurs les souffrances du passé lointain ainsi que les orages de notre Révolution et qui ont connu la commotion d'une expérience d'amour profond et infini.

*Trois floraisons de toi-même : tes mains
enveloppent les jours,
et ton cœur les veille, des jours que je retrouve
mais plus hospitaliers
falaises radieuses.*

*Et l'autre/ois devient leur ombre, autre insondable,
Une touffe d'ombres
que je dénombre avant de m'en retourner revoir
ce qui a disparu sans s'évanouir Une horrible
syncope des aspirations.*

*Une flasque marée d'heures grotesques Piteusement
serpente à travers le\$ campagnes les rues et les maisons
! Les consciences reniflent s'enflent, s'empêtent,
pâteuses, pataugent, piétinent Elles s'encrépusculent.*

*Des soleils comme des cuisiniers fous
grillent les beaux moutons
de l'innocence en exil
Chaque matin.*

*Le cauchemar d'une vie sans rivières - chants véritables Le
promène sur un cactus,*

*Dans la cohue des échos des efforts nuls, Devant le mépris et
la douleur verdâtre des murs Malades à l'écoute des
fontaines si rares Mais si belles que les jasmins et les rosés
Rescapés de miracle Nous tissent le
désir d'impossibles aurores
Souvenir du disparu inapproché, incompris.
Peut-être amies des Mers Ces
profonds inconnus naufragés à jamais*

*Si ne régnait par delà les pluies continues
Des générations
Si ne régne cette splendeur que rien ne rouille
N'embrume, ne blesse, n'atteint, ne détache Ne
saurait bannir ou profaner,*

*Cette mère que les serfs de l'Orgueil
Trompent (les démons à la clarté volent Au
moins un papillon ou au rire une colombe!) Lui
arrachent des cils, autant de soupirs*

*Dans ce stupide espoir
D'interdire à ses musiciens Le départ pour l'orchestre du
printemps Puis des semailles dont chaque pays en secret
ruisselle Afin de songer ou se préparer
A entendre l'Allégréte ! Admirables midis de
l'homme enfin en vue*

*Bien en vue par delà les sauvages limites
Du vécu dans l'ignorance Ou dans l'horreur de
n'atteindre Au fondamental, autrefois atome de son
futur Par delà le souterrain, siècles en ruines, Où
nous venons au monde*

*Forêts des borgnes cl des bornes. Au monde des
meules d'épines Où nous laissons une partie de nos
êtres joyeux
Afin d'entrevoir ces jours que
trois floraisons de toi-même
tes mains enveloppent Et
ton cœur veille.*

1959 M'HAMED AOUNE

MON DIEU !

par Mme Z. BOULIFA

Madame BOULIFA Zahia est née à Belcourt le 13 décembre 1942. Elle enseigne actuellement l'arabe dans un lycée d'Alger.

Toute jeune elle a adapté en arabe des chansons françaises pour les colonies de vacances.

Croyante, elle porte un vif intérêt aux problèmes de la vie courante. Elle a déjà écrit des chansons pour son époux El Hadi REDJEB ; elle a composé également des poèmes et quelques nouvelles qui n'ont pas encore été édités.

Ils veulent des termes précis Des
réponses aux quêtions Et je préfère
le silence Autour de votre nom

Ils veulent des problèmes résolus
C'est un point d'interrogation Que je
place auprès de

Votre Nom.

Alger, le 26-3-1969
MADAMEBOULIFAZ.

LA PAIX

par Mme Z. J10UUFA

Nous la désirons tous Nous en avons
besoin Comme le poisson a besoin
d'eau

Nous l'aimons tous
Nous en prendrons soins
Pour que tous les jours soient beaux

Il n'est pas nécessaire
D'être aimé pour vivre
Mais il est nécessaire d'aimer

Il n'est pas nécessaire
De posséder les belles choses de ce monde
Il suffit de les connaître et de les aimer

Alger, le 27-3-1969
MADAMEBOULIFAZ.

IL VIENDRA

CE

JOUR

par A. GUENOURI

*Il viendra ce jour où
En haillon
En lambeaux
Pieds nus
Echevelés Armés de faux
et de bâtons
Avec leur femmes
Et leurs enfants
Las de leur misère
De leurs déboires
Des craintes Et des
espoirs inutiles,
Leur regard dur
Le front vaillant
Sans biens
Sans maisons
Ni jardins*

Aminé GUENOURI est un jeune étudiant de 22 ans. Attiré tout d'abord par l'école Polytechnique où il fit un cours séjour, il s'inscrivit finalement à la faculté des sciences.

Aminé GUENOURI, en dehors de ses études scientifiques, s'intéresse aux belles lettres. Il écrit des nouvelles, mais il écrit également des poèmes qui ne manquent pas d'engagement et de sensibilité.

il viendra ce jour

*Sans noms
Ni passés 'Tous descendront
sur la ville
La colère au front
Le mépris à la bouche
Et la haine dans le cœur
Sans chemise
Grelottant
Sans penser
Sans frémir Sans tressaillir
même, Le regard vide sur
l'horizon Qu'on ne distingue
plus
Drapeaux en mains
Sans voir
Sans entendre
Sans comprendre
Descendant
Enormes
Redoutables Perdus,
isolés ei puissants
Sans crainte •
Sans joie
Sans tristesse Et qu'on les
piétine Qu'on les oublie Qu'on
les emprisonne Ils descendront
toujours Grossissant sans cesse
Comme un fleuve immense ... Et
on s'enfuira devant eux.*

*Alors, ils seront libres
Libres d'agir Libres de
croire Libres d'espérer
Libres à en mourir
Libres...*

AMINE GUENOURI

l'aveugle et le clairvoyant

L'AVEUGLE ET LE CLAIRVOYANT

traduction de Mokrane Rabah

*La poésie populaire trouve chez nous
l'intérêt qu'elle n'a jamais cessé de susciter
auprès de nos masses.*

*Les festivals, organisés depuis l'indépen-
dance ont favorisé sa diffusion au sein même
des milieux de la recherche scientifique.*

*Incontestablement, elle a été pendant la
longue nuit coloniale, l'expression authentique
de notre Culture.*

*« PROMESSES » publie aujourd'hui un
poème populaire intitulé « l'aveugle et le
clairvoyant » traduit du kabyle par Mokrane
Rabah.*

Devant moi, aussi derrière la nuit
recouvre l'espace heureux celui
qui voit clair et sait distinguer les
faces... Et moi je rêve de lumière
dans la tombe froide et basse

O toi l'aveugle confiant ne va pas
maudire ton sort : en ce funeste et
vieux temps, je t'envie pour tes
yeux morts ; mon cœur est un feu
ardent que mes yeux attisent encore

3 - Et comment ne pas gémir
moi que les yeux ont trompé ? Je ne
sais qu'elle voie tenir, mes pieds
buttent aux parapets quand je marche
il faut que je tire une main pour me
rattraper.

4 - Si tu découvrais l'azur
ton cœur y perdrait sa joie car tes
mains sont toujours pures, tenues par
des mains de choix qui vers les tas de
souillures ne guident jamais tes pas.

5 - Je voudrais voir les humains et leurs
visages de mystère, certains sont
laid, d'autres fins m'a-t-on dit sur
cette terre... L'envie de voir, comme
la faim, dévore sans trêve mes
artères.

6 - La beauté humaine varie sa
métamorphose se prépare un
homme toujours te chérit
quand tu lui sers de rempart. Si
tôt bu jusqu'à la lie, ton cœur
n'a plus son regard

Quel est donc le teint d'Avril
comment se tient la fauvette
j'accepte un destin débile
marqué de noir sur ma tête et je
sens ma vie qui file, morose et
brisée en miettes.

B - Cette rosé au teint de reine, est
meurtrie par la gelée ses pétales,
robes de sirène sont parties à la
volée... Le souci, dans sa géhenne
a mis le printemps voilé !

9 - J'aime celui qui fit les ans !... Au
moins le seigneur voit tout. Le
courage est son présent merci au
donneur si doux... Quand les cils
seront pesants, on verra le sage et
le fou.

10 - Ici-bas, nous voyageons,
nos limites en guise d'ailes ;
heureux qui, tel un pigeon, sait
bien demeurer fidèle à la foi, dans
sa maison et qui au destin s'attelle
!

JE VEUX ENTENDRE

(1)

*Je veux entendre tonner les canons, Je veux entendre siffler
les balles, Je veux entendre éclater les bombes, Et que les
veuves se lamentent Sur le dos courbé de leurs orphelins, Et
que les pucelles pleurent leurs amants volés par le Ciel. Où
est celui qui fauchait les épis dorés ? Où est celui qui
labourait la Terre humide ? Où est le doux sourire sur les
lèvres, pétales de rosé ? Où sont les douces mélodies des
nuits de Mai ? Où sont les longues veillées du mois de juillet
? O guerre, ô monstre, aux dents noircies Par les feux de la
poudre,
O ogre, mangeur de fillettes et de garçonnetts, O
vampire, suçant le sein de la Mère-Patrie, O
cyclope à l'œil forgé par vulcain, O éclairs des
nuits ténébreuses de l'hiver, Pourquoi êtes-vous
venus ?
Pourquoi prendre le berceau des bébés inconscients ?
Pourquoi pétrir le coupable et l'innocent dans le même
[plat ?]*

(1) Nous avons reçu ce poème intéressant sans **indication du nom du poète.**

Pourquoi rendre la victime, bourreau
 Et le bourreau, loup par la crainte affamé ?
 O doux mots prononcés aux tendres oreilles,
 O doux baisers sur la bouche des vierges fiancées,
 O douces caresses de la mère comblée,
 O doux rires du paysan naïf,
 O clairs appels du berger, le soir,
 Que de nostalgie, que de regrets,
 Que de souvenirs du Temps de la Paix
 me rongent le cœur.
 Que de larmes, que de sang
 ont coulé sur les champs asséchés.
 Que de têtes, que de bras,
 Se sont enfouis sous la terre.
 O que de maisons sans chaume,
 Que de femmes sans hommes,
 Que d'enfants sans lait :
 C'est ma Patrie.
 Je veux entendre tonner les canons
 Sur la déroute des assaillants,
 Je veux entendre siffler les balles
 Sur la tête des ennemis,
 Je veux entendre éclater les bombes
 Dans le cœur des colons,
 Pour toi, ma Patrie,
 Pour toi le Peuple.

THEATRE

A'ous publions ci-après des extraits de cette pièce de
 théâtre que KATEB Yacine nous a fait parvenir et dont la
 publication intégrale aura lieu prochainement.

sur le dos du tigre

(EXTRAITS)

par KATEB Yacine

Le jeune Alabama, assis sur un trottoir, chante pour les
 passants d'un quartier de Harlem.

Alabama :

**On m'avait dit que dans la baie De
 San Francisco Je trouverais de quoi
 vivre Et maintenant je suis assis
 Par terre sur les quais**

Je regarde la ville
Et le temps passe
Rien ne change pour moi
Toujours la même misère.

Chœur :

Toujours la même misère ! *Entre*
le Président.

Chœur : Un homme blanc à
Harlem !

Alabama : Chut !
Laissez-le venir

Le président du Monde Libre ouvre une porte imaginaire,
avec une clé en or. Alabama, en peau de panthère noire, arrive
avec le chœur devant la porte d'une église.

Chœur : Ta clé n'est pas
la bonne.

Coryphée : La
tienne non plus,

Chœur : Moi, je
l'ai volée.

Coryphée :
Et moi donc !

Chœur, riant : Tu as volé la
clé ! Ha ! Ha ! Ha ! Bien, mon
fils. Le monde est à l'envers
Nous, les pauvres noirs, Il nous
faut des fausses clés, Mais ce
voleur de président Sa clé en or
passe partout.

Le président : J'adore ce
gadget. Voyons, tout est en
ordre. Mais où est ma négresse ?
Oui, je l'ai dans la peau.

C'est mou épine d'homme blanc,
Ma passion, mon calvaire.
Pourquoi ne vient-elle pas ?
Ah oui, un dimanche,
Elle est certainement
Dans cette église de pauvres nègres.

// aperçoit le chœur massé devant l'église. H se regarde
subrepticement dans le miroir de poche, et parle à Dieu qui lui
répond.

Le président :

— Tout t'appartient, Seigneur.
— Homme blanc, tout est à toi.
— A toi le monde et l'au-delà.
— A toi l'honneur.
— A toi la palme.
— A toi le bazooka, le fusil à lunette...
— A toi la veuve et l'orphelin.
— A toi le pain et la galette
Le sucre et le café
L'acier et le nickel.
— A toi la trique et la culture.
— A toi le nègre, à toi l'indien.

Il s'aperçoit que son miroir reflète Alabama.

Le président : Mon
Dieu, une panthère !

// se tourne vers Alabama, et lui jette une pièce d'un dollar.
Alabama l'attrape au vol. Il lui jette en échange un livre de
prières.

Le président :
Une panthère noire
Qui lit la Bible !

Alabama, tenant la pièce comme un miroir, singe la prière
du président.

Alabama : Homme
tout blanc Tout propre
Tout frais Tout rosé
Homme brillant Comme
un sou neuf

Tu ne peux plus te voir
 Dans ton miroir de poche
 Tu n'es plus seul avec ton Dieu
 Entre Dieu et toi
 Il y a ce dollar
 Ce miroir de poche
 Tu n'es plus seul avec ton Dieu
 Il y aura toujours
 Un dollar dans ta bible.

Tandis qu'Alabama, imitant sa prière, se dirige vers lui, le président recule, comme devant une bête féroce.

Le président : Une panthère noire
 devant l'église !

Alabama :
 La panthère noire ne te quitte pas. Ne
 sens-tu pas sa griffe ? Elle va et vient
 en toi Dans ton sang Dans ton souffle
 Et tu n'y peux rien.

Le président : Une
 panthère à l'église ! On n'a
 jamais vu ça !

*Entre un policier. Il se tient à distance, effrayé par le chœur,
 de plus en plus compact, devant la porte de l'église.*

Alabama :
 Il nous faut cette église Pour
 tourner contre vous Votre
 propre croisade.

Le président : Ne faites
 pas l'idiot. Enlevez donc ce
 masque. Respectez votre
 président.

Chœur menaçant : Il
 nous faut cette église
 Avant qu'elle flambe
 Comme les autres !

*Sirène d'incendie. Le policier s'enfuit. Le chœur occupe
 l'église et envahit la scène. Alabama s'avance vers le
 président, mais celui-ci l'arrête, en lui jetant la Bible.*

Le président :

Relisez la bible !

*Alabama renvoie la bible, visant la tête du président qui
 esquive le coup, ramasse pieusement le livre saint, et le met
 dans sa poche.*

Alabama :

Garde ta bible dans ta poche.
 Elle est bien où elle est Avec ton
 portefeuille Et tes préservatifs.

Le président : Vous
 êtes prêtre ?

Alabama :

Il me faut cette église J'en ai besoin pour
 te combattre Pour faire entendre notre
 voix Pour te lancer tes psaumes En pleine
 figure, Comme tu as besoin De nègres à
 l'église Pour blanchir ta conscience, Les
 mêmes nègres Que tu fais trimer, Les
 mêmes négresses Que tu prends dans ton
 lit, Pour interdire ensuite A ces négrillons
 qui sont tes bâtards Tes belles écoles
 toutes blanches.

Le président : Mon Dieu,
 c'est de la haine !

Alabama :

Ma mère est née en esclavage
 Comme la panthère noire Dont je
 porte le masque.

Le président : Vous
 manquez d'affection.

Alabama :

Mon père est dans une réserve Avec
ce peuple américain Que vous avez
assassiné Toi et les pionniers Toi et
tes automates Ta bible et ton église
Ton remords ta nausée Tes gants
blancs Et ta merde blanche

Chœur :

Il nous faut cette église Pour lancer
contre vous Non seulement la bible
Mais le rouge et le noir Le nègre et
l'indien L'esclave, le coolie, Et le
spectre innombrable De l'homme
que vous n'êtes plus Que vous
croyez avoir tué Mais qui vous tue.

Le président : Vous voulez
cette église ? Et bien prenez-la. J'en
ai beaucoup d'autres J'ai un autre
Harlem Loin de vos émeutes Loin
du ghetto, loin de la haine.

*Lumière alternée sur les deux églises, celle des pauvres
noirs, où le chœur, conduit par Alabama, exprime sa détresse
dans un négro-spiritual, et celle où va le président. Il y retrouve
des hommes d'affaires, et des notables endimanchés. Le
président serre des mains, puis se dégage pour prier. Le
miroir entre ses mains jointes, il parle à Dieu qui lui répond.*

Le président :

— Tout t'appartient, seigneur.
— A toi l'esclave et le coolie
— L'ouvrier et le mercenaire
— La Vedette et le Révérend,
— L'ascenseur et le frigidaire
— A toi la mine et le filon
— A toi la bible et le pétrole.

— Seigneur, tout t'appartient.

*L'office terminé, un nègre en blouse blanche et en gants
blancs apporte au chœur mondain un petit déjeûner. Une dame
noire se parfume. Une dame blanche avale délicatement une
brioche. Un banquier noir sourit au président, et montre ses
dents en or. Alabama, suivi du chœur des pauvres nègres, quitte
la première église et marche vers la seconde. Lumière alternée
sur le chœur mondain et les pauvres nègres.*

Le président : Vous
êtes bien organisés.

Chœur mondain :
Notre église est si riche !

Alabama : Voyez les eunuques de
l'intégration.

Chœur :
Voyez les singes du singe blanc. Ils
voudraient ressembler au maître, Et n'y
arrivent pas.

Coryphée :
Le maître veut les rassurer, Mais
le cœur n'y est pas.

Chœur :
Leur vie est faite de grimaces
Qui n'en finissent pas.

Alabama :
Le maître le sait bien : Il n'y a de
vrais nègres Que ceux qui
veulent sa peau.

Chœur : Ses braves nègres le
trahissent.

Coryphée : Ils obscurcissent
son miroir.

Alabama : Ils lui rappellent son
imposture.

Chœur : Il sait bien qu'ils
sont faux.

Coryphée : Il est leur
impuissance.

Alabama : Ils sont sa
mauvaise foi.

Le chœur des pauvres nègres s'approche du banquier.

Chœur : Voyez ce
banquier nègre.

Coryphée : Rien que
de boire Avec son maître
Il a la gueule de bois.

Alabama :
Et ne parlons pas de son âme Car il
Fa vendue Pour des dents en or.

*// marche sur le banquier, qui se cache désespérément
derrière la dame noire. La dame blanche s'efforce de ne pas
voir les pauvres nègres. Elle profite de la confusion, pour se
faufiler vers le président.*

La dame blanche :
Monsieur le président
Vous êtes venu Dans notre
église ! C'est un
événement.

Le président :
Je suis un homme
Comme les autres.

*Il baise la main de la dame blanche. La dame noire, jalouse,
renverse son parfum sur la tête du serviteur noir, qui se frotte
les yeux, et renverse à son tour le plateau sur le banquier
nègre.*

Le banquier : Mon Dieu
! Mon smoking.

*Alabama, toujours masqué, bondit sur le banquier. Il le
prend à la gorge. Le banquier tremble de terreur. Il vomit son
dentier. Le président recule devant Alabama, et s'en prend au
banquier.*

Le président :
Allez vomir ailleurs !

Le banquier s'éloigne, suivi par la dame noire.

La dame noire :
Et tes dents en or. Tu
vas les laisser ?

Le banquier :
Laisse tomber C'est du
toc.

La dame noire :
Tu n'es donc pas un vrai banquier ? Mon
Dieu, c'est un escroc ! Non seulement ses
dents sont fausses Mais elles ne sont
même pas en or.

*Ils quittent la scène, chacun de son côté, le chœur s'ap-
proche du président.*

Chœur :
Il nous faut cette église Elle
flambera comme les autres Il n'y a
qu'un Harlem Et c'est celui des
pauvres nègres.

La dame blanche, pâmée, tombe dans les bras d'Alabama.

La dame blanche : Tu n'as
pas honte, voyou ? Tu sais bien
que je t'aime. Viens, viens, viens
! Je voudrais danser Sur ton sexe
noir !

Le président : Ce quartier
est abominable.

*Prisonnier des manifestants, le président, stoïque, se plonge
dans la bible, tandis que la dame blanche* repoussée par
Alabama, tourne le bouton d'un transistor.*

Transistor :
Aux usines Chrysler de Détroit, où ils représentent 30 % de
la main-d'œuvre, les ouvriers noirs viennent de constituer un
mouvement syndical révolutionnaire.

A Chicago, une fédération noire du travail groupe
notamment les métallurgistes, les ouvriers du bâtiment et des
transports.

La bataille pour le contrôle de l'éducation a commencé dans
le ghetto de Brooklyn. La direction noire des établissements
scolaires de Brownsville et Bedford-Stuyvesant a révoqué
plusieurs dizaines de professeurs blancs accusés de racisme.

Dans la plupart des grandes villes des Etats-Unis, des centaines d'organisations se prononcent pour le pouvoir noir, réclament le contrôle de la police, de l'armée, de la garde nationale, et l'abolition du service militaire.

Le président : Vous êtes des ingrats. Moi, président du Monde Libre, J'ai prié pour vos droits civiques.

Chœur : Trop tard, on n'en veut plus.

Alabama :
Nous voulons la Révolution,
La vraie, pas la blanche.

Chœur :
Notre loi, notre droit Ne regardent que nous. Nous les ferons nous-mêmes Quand l'Amérique aura cessé De vous appartenir.

Transistor :
Nouveau pas dans l'escalade
L'aviation des Etats-Unis
Bombarde le Nord-Vietnam
Les cosmonautes américains
Ont la maîtrise de l'espace

Le président, modeste, se replonge dans la bible.

Chœur :
Tu peux aller au bout du monde
Bombarder les villages De nos frères d'Asie Tu peux aller au ciel
Avec ta bible et tes fusées Mais ici à Harlem Tu n'es pas en sécurité
Mais ici à Harlem Un Vietnam vient de naître.

Entrent trois policiers, armés de mitraillettes. Ils tirent sur le chœur qui se jette sur eux. Le président, dans la mêlée, laisse tomber la bible. Alabama, blessé, la lui lance au visage. Le président quitte la scène, un mouchoir sur les yeux.

Alabama : Criez-le bien fort : Je suis noir Et j'en suis fier !

Chœur : Je suis noir Et j'en suis fier !

Un policier assomme Alabama d'un coup de crosse. Un autre tire à bout portant. Le chœur, tout en fuyant, met le feu à l'église. Sirène d'incendie.

Chœur :
Au feu ! Au feu ! Au feu ! Au feu l'église du Monde Libre !

La scène se vide. Alabama s'éveille, habillé en soldat (tenue léopard). Entrent deux officiers. Le premier pousse Alabama vers un paysan qui cultive sa rizière. Le second lui apprend à manier une mitraillette.

Premier officier : Tu dois garder ce paysan Pour la défense du Monde Libre.

Alabama, à part : Protéger le Vietnam Contre ses propres habitants ?

Second officier : Tu dois casser du Viet Et mériter tes droits civiques.

Alabama, même jeu : Le noir contre le jaune Pour un blanc qui voit rouge.

Premier officier : Tu dois défendre ce paysan Mais tu dois aussi te méfier de lui. C'est peut-être un Vietcong.

Alabama : Vietcong ? Qu'est-ce que c'est ?

Second officier : Un Vietnamien comme celui-ci Mais qui nous tire dessus Et avec mes propres armes.

Alabama

O.K.

Il abat froidement les deux officiers. Le paysan s'approche.

Le paysan : Si tous les noirs Faisaient comme toi Là-bas, en Amérique...

Alabama :

Notre guerre, comme la vôtre, Est une guerre de libération. Mais elle sera mortelle, Car elle frappera Au cœur du pouvoir blanc.

Ils emportent les deux corps, les jettent dans la coulisse, puis le paysan reprend son travail. Alabama monte la garde. Entre Mgr Spellman, suivi d'un reporter qui annonce au micro : Mgr Spellman, chef de l'Eglise Catholique des Etats-Unis, archevêque de New York, visite les troupes au Sud-Vietnam.

Mgr Spellman : En cette messe de Noël, Je déclare solennellement : Il n'y a pas d'autre solution Que la victoire militaire. Entre le président annoncé par le reporter.

Reporter :

Le président du Monde Libre Est arrivé à Saïgon.

Le président n'assiste pas réellement à la messe. Il la voit à distance, dans le temps comme dans l'espace. Quant à l'archevêque, il ne voit pas le président, mais le sent derrière lui.

Mgr Spellman : Comme l'a dit notre président On ne gagne pas la moitié d'une guerre Nous devons aller jusqu'au bout.

Le président : Ah le saint homme ! Avec cette messe

Je vais peut-être Gagner la guerre Et même les élections. Gloire à l'archevêque ! Rendez-lui les honneurs.

Musique militaire. Mgr Spellman quitte la scène, suivi du reporter qui revient en courant.

Reporter :

Mgr Spellman Vient de mourir en Amérique Brisé par l'émotion.

Le président :

On peut dire que notre archevêque Est mort au champ d'honneur.

Alabama :

Le Vietnam les étouffe Comme un os à la gorge Et nous serons bientôt A l'autre bout du nœud coulant. *Le président arrive près d'Alabama.*

Le président :

Soldat je suis content de vous. // lui offre une bible.

Alabama :

Quel culot ! C'est ma bible. Et il faut toujours qu'il me la refile Comme un cadeau de nouvel an.

Reporter :

Alors que 11 % seulement des effectifs américains engagés au Vietnam sont constitués par des noirs, les unités de combat comprennent plus de 26 % de combattants noirs. Cette disproportion, qui est due, en partie, à la non-spécialisation des jeunes noirs, permet de comprendre qu'en 1966, 22,4 % des Américains tués au combat aient été de race noire. Ces chiffres, cités par les autorités de recrutement américaines, expliquent les accusations de « génocide noir » souvent portées par de jeunes militants contre la guerre du Vietnam.

Le président :

Ils ne comprennent pas que l'Amérique est fatiguée. Nous avons beau les protéger. Je suis obligé de jouer au

gendarme, moi, le président de la plus grande puissance. Ils préférèrent les rebelles. Ils sont mûrs pour le communisme... J'avais bien besoin d'un Vietnam sur les bras ! Comme si le Kremlin n'était qu'une simple église. Je comprends Forrestal, l'ancien ministre de la défense, qui rêvait d'une invasion russe. Il s'est jeté d'un gratte-ciel. Dieu nous garde ! Et maintenant, nous devons vivre avec la Chine rouge. Pourtant, Eisenhower avait fait l'expérience : depuis la guerre de Corée, nous avions juré de ne plus jamais envoyer un seul soldat américain dans le guêpier d'Asie... Les Vietnamiens ne nous aiment pas. Ils ne veulent pas porter le fardeau de l'homme blanc. *Il saute sur le dos du paysan qui se dégage.*

Le président, à Alabama :

Comment ? Tu ne vois pas ? Il me brutalise, Lui un Vietcong ! Et moi, ton président, Tu ne me défends pas !

Alabama : Fallait pas lui sauter dessus.

Le président, furieux, prend son élan, et saute sur Alabama. Celui-ci se dégage. Il l'envoie rouler sur le sol.

Le président : Y a plus d'esclaves Plus de respect. Si je mate les noirs, Ce sont les jaunes qui se lèvent. Si j'attaque les jaunes, Les noirs deviennent rouges.

Reporter :

S'il existe un danger quelconque qu'une poignée d'anciens combattants du Vietnam mettent leur science militaire au service du conflit racial, ce danger existe, que les Etats-Unis gagnent, perdent ou n'emportent aucune décision au Vietnam. Le meilleur moyen pour éviter cette éventualité n'est pas de poursuivre aveuglément la guerre mais d'en négocier la fin, d'abandonner l'idée que les problèmes sociaux, économiques et politiques du Vietnam peuvent être résolus par la puissance militaire, et de concentrer les ressources de l'Amérique à résoudre ces problèmes à l'intérieur du pays comme à l'étranger.

Entre le Général Q, en combinaison noire de pilote.

Général Q : Heil
Hitler ! Vive le Monde
Libre !

Le président : Enfin,
un Vietnamien Qui nous
respecte.

Il lui saute sur le dos. Le général Q étend ses deux bras. Il vole lourdement sous le poids de son président.

Le président : Vole, Vole,
mon Q ! N'aie pas peur, je
suis là. Tue-moi vite ce
Vietcong. Le nègre, je m'en
occupe.

Le paysan se dissimule. Le Général Q donne des signes de fatigue.

Reporter :

Monsieur le président, Où
en est cette guerre ?

Le président :

Nous sommes sur le dos du tigre. *Alabama,*
au paysan : Ah, les cochons !

Reporter :

Allô ? La Pacification ? Les plus proches collaborateurs des Généraux Dieu et Q sont toujours parmi nous. Ils vivent avec nos troupes. Ils passent même leurs nuits au camp américain, car ils ne peuvent rentrer chez eux. Ils craignent pour leur vie. Leurs compatriotes ne les voient jamais. Ce qui limite nos sources de renseignements...

Général Q : Hé,
président ! Portez-
moi un peu. Je suis
fatigué...

Le président :
Petit insolent !

Général Q :
Portez-moi, ou je fais tomber Le
gouvernement de votre ami Dieu !

Le président : Vite, montez, qu'on ne nous voie pas...

Il porte sur son dos le général Q qui l'oblige à passer devant, le reporter.

Général Q : Nous sommes sur le dos du tigre.

Reporter :

Allô ! Les voyages officiels se transforment pour certains en croisière de plaisir, avec leurs cuisiniers, leurs petites amies, sans oublier les partenaires pour la partie de poker, aux frais du peuple... Nous apprenons que le Général Q a gardé en Europe, pendant une semaine, pour son usage personnel, un Boeing 727, ce qui coûte aux contribuables 27.300 dollars : 12 millions d'anciens francs... On comprend, dans ces conditions, que les Sud-Vietnamiens n'aient payé cette année que 11 % de leurs impôts.

Le général Q quitte la scène, en talonnant le président. Le paysan se remet au travail, toujours gardé par Alabama.

Reporter :

Le Vietcong a pratiquement remporté la bataille du riz. En dépit des efforts des troupes américaines, toutes les voies de ravitaillement de la capitale sud-vietnamienne sont coupées par les guérilleros. Le Vietnam était traditionnellement exportateur de riz avant la guerre. Cette année, les américains prévoient l'importation de 900.000 tonnes...

Entrent les capitaines Johnson et Supermac.

Capitaine Johnson à Alabama : Hé, boy ! Apporte-nous des crabes sautés, au citron.

Capitaine Supermac : Et de la bière fraîche.

Alabama s'éloigne, Supermac le rappelle.

Capitaine Supermac : Hé boy ! Apporte aussi du caviar.

Capitaine Johnson : Des noix sucrées.

Capitaine Supermac : Des cerises confites.

Capitaine Johnson : Une gelée d'abricots.

Capitaine Supermac : Des champignons.

Capitaine Johnson : Des dattes au miel.

Capitaine Supermac : Des pousses de bambou.

Capitaine Johnson : Des nids d'hirondelles.

Capitaine Supermac : Des œufs de pigeon.

Capitaine Johnson : Des joues d'agneau.

Capitaine Supermac : Des langues de veau.

Capitaine Johnson : Du foie et du cœur de poulet.

Capitaine Supermac : Du canard à l'orange.

Capitaine Johnson : Des fleurs de lotus.

Capitaine Supermac : Du riz et du pain blanc.

Capitaine Johnson : Du poisson à la Vietnamienne.

Capitaine Supermac : Des tranches de porc.

Capitaine Johnson : Des huîtres.

Capitaine Supermac : Des crevettes.

Capitaine Johnson : Des graines de citrouille.

Capitaine Supermac : Des feuilles de chrysanthème.

Capitaine Johnson : N'oublie pas le vin, le potage...

Capitaine Supermac :

Et tous les fruits de saison.

Alabama :

Café, liqueurs ?

Capitaine Johnson : Oui, et des glaces pour finir.

Alabama sort et revient. Il sert les officiers, puis retourne à son poste de garde près du paysan.

Capitaine Supermac : Qu'est-ce qu'ils mangent, dans le nord ?

Capitaine Johnson : Des grenouilles, peut-être.

Capitaine Supermac : Oui, le bon poisson C'est pour nos amis De la 7ème Flotte. Ha ! Ha !

Alabama : Tu entends ?

Le paysan : On entend ça depuis des siècles.

Alabama : J'ai bien envie de les flinguer.

Le paysan :

Tu sais manier la mitraillette. Mais il y a des choses que tu ne sais pas. Regarde ce nid de guêpes. Je bouche les trous, puis je les débouche. Les guêpes s'habituent à entrer et sortir. Je les garde prisonnières pendant un certain temps. Je fabrique un épouvantail, avec des vêtements pris sur l'ennemi, et quand j'ouvre les trous, les guêpes sont furieuses. Je les laisse venir, j'enlève l'épouvantail, elles rentrent dans leur nid, et je le dépose, là où passe l'ennemi.

Alabama : C'est tout ?

Le paysan :

Non, ce n'est pas tout. Les soldats sont surpris, aveuglés, en déroute. Je n'ai plus qu'à tirer dessus, en prenant mon temps.

Alabama : Et tu n'as pas peur des B 52 ?

Le paysan : Il y a toujours ça...

Il va chercher un mousqueton.

Alabama :

Si c'est pas malheureux ! Un vieux mousqueton Contre la 7ème Flotte...

Le paysan :

Une balle de fusil n'est pas supersonique. On attaque l'avion quand il pique, pas avant. Les deux vitesses doivent s'ajouter, celle de la balle et celle de l'avion. On a même abattu des hélicoptères, avec des flèches en bambou. Sur les montagnes, là-bas, le terrain est accidenté. L'hélicoptère, en montant ou en descendant, reste immobile pendant 30 ou 40 secondes, à 5 mètres du sol. A ce moment précis, des centaines de flèches peuvent l'atteindre aux hélices, et le descendre.

Le reporter américain appelle son journal.

Reporter :

Les Vietnamiens sont des saboteurs habiles. Ils coupent les routes les plus importantes, en creusant à la main des trous énormes dont ils transportent la terre au loin, si bien que les soldats doivent creuser d'autres trous, pour combler les premiers. Lorsque les Vietnamiens coupent une voie ferrée, ils emmènent non seulement les rails et les traverses, mais les pierres mêmes sur lesquelles ils ont été posés.

Alabama : Avec ces deux-là Si j'apprends pas la guerre C'est que je suis un con.

Reporter :

Allô ! Un riche Vietnamienne transporte son poste de télévision. Elle dit que les partisans sont dans sa villa. Ils sont durs et courageux. Ils ne touchent pas à la nourriture. Ils ne demandent que de l'eau, pour boire. Ils sont en uniforme, mais on les reconnaît à leurs sandales de caoutchouc... Allô ! J'ai eu mon visa, et je pars pour Hanoï.

Entre l'oncle Ho. Il descend de sa bicyclette. Le reporter vole vers lui, les bras tendus, fasciné par la bicyclette, et les sandales de caoutchouc.

L'oncle Ho au public : Ce printemps surpasse tous les autres

Des victoires dans tout le pays
Arrive l'heureuse marée
En avant, la victoire totale sera nôtre !

Reporter : Vous
êtes poète ?

L'oncle Ho : Une vieille manie, pour passer le temps,
en cellule.

Reporter : Vous avez été longtemps privé
de liberté ?

L'oncle Ho :
En prison, le temps paraît toujours long. *Entre
l'éditeur, un papier à la main.*

L'éditeur : Camarade président, voici vos comptes
d'auteur.

L'oncle Ho, vérifiant :
Il y a une erreur.

L'éditeur, surpris : Ah oui,
quelques centimes...

Reporter, à part :
Il est aussi comptable !

L'oncle Ho : Au lieu d'utiliser la moitié de la feuille, il
fallait la
couper en deux.

*Il découpe le papier, garde la partie imprimée, et rend à
l'éditeur la partie restée vierge, après avoir écrit rapidement
quelques mots.*

L'oncle Ho : Voici un dernier vers, spécialement
pour vous.

L'éditeur, lisant :
Economisez le papier de la république.

L'éditeur quitte la scène.

Reporter : Y a-t-il des changements dans votre vie,
depuis que
vous êtes président ?

L'oncle Ho :
Aucun. Quand j'étais docker, je gagnais 45 ou 50
dollars par mois. J'en gagne toujours autant. *Il quitte la
scène.*

Reporter, au public :

Le président Ho Chi Minh est célibataire. Son com-
pagnon de tous les jours est le jardinier de sa résidence,

et il porte toujours, ayant horreur du protocole, le même
costume de toile, les mêmes sandales découpées dans des
lanières de caoutchouc : en somme, il a gardé sa vieille tenue
de maquisard... Il gagne 240 dongs par mois, à peu près le
prix d'une bicyclette. Ses ministres gagnent de 180 à 200
dongs... Cette modestie est une leçon d'économie politique.
C'est grâce à elle que tant de travailleurs ont pu avoir leur
bicyclette, et c'est la première chose qui m'a frappé à Hanoi :
un nombre incroyable de cyclistes, des camions, des
véhicules militaires, ou d'utilité publique. Pas de luxe, pas de
misère. Les rues sont propres. Il y a des balayeurs, à quatre
heures du matin.

Par contre, Saigon est une ville d'ordures. On y verrait à la
même heure toute une armée de rats, mais pas de balayeurs.
Saigon, c'est la corruption. Il y a un grand restaurant qui
s'appelle *Maxim's*. On voit là-dedans des officiers qui
gagnent 10.000 francs par mois, et qui dépensent cinq fois
plus, en une nuit. D'où vient l'argent ? Et qui est le patron ?
C'est le Général Yuang, Ministre de l'Intérieur et Chef de la
Police. Il a son pourcentage sur chaque bouteille qui passe...
C'est toute la différence entre Hanoi et Saigon.

// quitte la scène.

*Entre le chœur des miliciens : un jeune homme et trois
jeunes filles en vêtements de travail. C'est le groupe de
défense d'une coopérative. Ils gardent leurs outils à portée de
la main, et s'entraînent rapidement à la lutte vietnamienne,
sorte de judo en usage chez les paysans. Puis ils prennent des
fusils et les pointent vers le ciel.*

Chœur :
Alerte ! Trois avions ennemis
Sont sur la province.

Coryphée : A
vos postes. Soyez
prêts.

*Entre le Capitaine Johnson, les bras tendus, suivi des
Capitaines Mao et Supermac, comme s'il volait à la tête de son
escadrille.*

Capitaine Supermac : Que
c'est beau Que c'est grand De
voler sur un sanctuaire !

Capitaine Mao :
Enfin, plus de tabou.

Capitaine Johnson : On va
détruire le nid de guêpes

Capitaine Mao :
Raser le nord

Capitaine Supermac :
Pacifier le Sud

Capitaine Johnson :
Poursuivre l'escalade
Jusqu'à ce que les rouges Se
mettent à genoux.

Coryphée : En
joue.

Chœur : Attends.
Laisse-les venir.

Coryphée : Je
sais.

Chœur :
Attends.

Coryphée : Je te dis que je
sais. On vient d'abattre le
dernier Juste sur mon village.

Chœur :
Bah ! Un avion sans pilote, Une
nouille sans viande Comme on
dit chez nous.

*Lumière sur les aviateurs. Ils volent en formation de V. Le
chœur les met en joue.*

Capitaine Mao :
Il me font bien rire
Avec leurs fusils.

Capitaine Supermac : Si on
était méchants On leur enverrait
Quelques bombes à billes.

Capitaine Johnson :
D'abord le pont. Ensuite la
route.

Capitaine Mao :
Le pont, c'est fait.

Capitaine Supermac : La
route aussi. J'ai même crevé la
digue.

*Le chœur lève les yeux vers les trois aviateurs, qui
tournent autour de lui.*

Chœur :
Libre à toi, homme blanc,
D'aller à la croisade
Et le ciel à tes pieds
D'égrener religieusement
Tes chapelets de bombes propres

Coryphée :
Et de rompre les digues !

Chœur :
Et d'affamer les paysans.

Coryphée :
Libre à toi, homme blanc,
De bombarder l'école
Ou la léproserie
Comme on jette un mégot
Du profond cendrier
D'un banquier qui s'ennuie
Mais qui fait son devoir.

Chœur :
Libre à toi d'abolir
La brousse et la rizière
Le buffle et le passant
D'un grand jet de napalm Et
tout en fredonnant Le blues
de ta servante

Coryphée :
Comme un bellâtre qui se rase Et
comme un doux pasteur Qui
souple et se signe

Chœur :
Ou comme un aviateur Qui pense à
son bébé A sa maîtresse
incomparable A son épouse qui
prend le thé A sa belle avenue

Sans buffle et sans lépreux

Entre le reporter :

Chœur : Un journaliste américain !

Le chœur entoure le reporter.

Coryphée (montrant les aviateurs) : Que pensez-vous de ça ?

Reporter :

Evidemment, c'est angoissant d'être sous les bombes de son propre pays. Quand on voit un avion qui vous bombarde, on voudrait qu'il soit descendu. Mais quand ce sont vos compatriotes — même si vous n'êtes pas d'accord — vous ne voulez pas les voir descendre. C'est angoissant de voir cela, et je ne voudrais pas recommencer cette expérience. Mais c'était aussi pour moi extraordinaire de voir ce peuple vietnamien ; Je vais expliquer cela à mes compatriotes américains, c'est un peuple extrêmement courageux. Je dois dire aussi que c'est tout à l'honneur de mon gouvernement qui m'a donné mon passeport pour aller chez l'ennemi. Notre démocratie est tellement forte que le gouvernement ne peut pas empêcher les journalistes de faire leur travail.

Le chœur s'éloigne. Entrent les Capitaines Johnson et Supermac :

Capitaine Johnson : Alors, vous avez assisté à mes bombardements ?

Reporter :

C'est tout à fait inefficace. Il n'y a pratiquement plus de routes au Vietnam, il n'y a que des cratères. Il n'y a plus de ponts. Mais tout marche quand même, j'ai vu des bicyclettes avec des planches qui portent deux paniers. Dans chaque panier, vingt kilos, soit quarante kilos. Dix bicyclettes, cela fait presque une tonne. On voit des jeunes filles avec le bambou sur l'épaule, portant des poids et courant la nuit pendant cinq, six kilomètres. C'est un peuple remarquable. Mon gouvernement a admis, a avoué même que les fournitures, le ravitaillement pour le sud continuent malgré les bombardements.

Capitaine Supermac : Et dans le nord, qu'est-ce qu'ils mangent ?

Reporter :

Ils n'ont pas besoin de grand-chose, vous savez ; les femmes pèsent 45 kilo, les hommes 50, ils mangent très peu... Ils ont assez de riz ; ils en ont de deux sortes, je les ai goûtées toutes les deux, un riz aromatique qui est vraiment délicieux et puis un riz que les paysans aiment beaucoup et qui m'a presque tué, qui s'appelle du riz gluant, c'est de la glu. Et puis ils ont du poisson, pas assez maintenant, à cause de la marine américaine ; les pêcheurs ne peuvent pas faire leur travail, mais il y a quand même du poisson. N'oubliez pas que c'est un pays tropical, il y a beaucoup de fruits, des papayes, des bananes, et beaucoup d'autres fruits délicieux. C'est un régime très simple, pour un occidental très maigre, mais pour les vietnamiens, je les ai trouvés en excellente santé et par ce climat, par cette chaleur de fournaise — tous les jours que j'étais là, il faisait 40, 41 degrés, une humidité de 97 % — on ne mange pas beaucoup .

Ils s'éloignent. Lumière sur Sau et Luong, qui vont décoller, à bord de deux Migs. Ils écoutent au micro les instructions d'un officier : 4ème compagnie, préparez-vous. 6 avions ennemis. Objectif devant vous. 12 kilomètres.

Sau : 12 kilomètres, compris.

Luong : Déterminés à vaincre.

Micro :
Contrôlez vos armes.
Détruisez l'ennemi.

Sau :
Les voilà.

Luong : 22. Ici
24. Demi-tour.
Position de soutien.

Sau : 24 demande à
attaquer.

Micro :
Accordé.

Ils s'éloignent. Lumière sur les aviateurs américains.

Capitaine Johnson :
Alors, les gars, ça va ?

Capitaine Mao :
C'est très excitant !

Capitaine Supermac : J'ai plus envie de m'arrêter !

Capitaine Mao : Et ce hangar, là-bas, C'est pas une fabrique ?

Capitaine Johnson :
Allez-y Piquez !
Aujourd'hui, c'est la fête.

Lumière sur Luong et Sau. Ils se dirigent à toute vitesse sur les Américains.

Micro :
Piquez ! Feu !

Chœur :
Attention, les nôtres !
Laissez-les passer.

Luong et Sau quittent la scène : Lumière sur le chœur.

Chœur : Feu à volonté !

Les capitaines Mao et Supermac s'écroulent devant le chœur.

Chœur : Ils tombent, les pirates !

Le capitaine Johnson descend un peu plus loin en déployant son parachute.

Chœur : Ils tombent tous les trois !

Une milicienne s'approche du capitaine Mao, colosse bien nourri qu'elle ne sait par où prendre.

La milicienne : J'en ai trouvé un Mais j'arrive pas à le porter.

Chœur :
Celui-là, pour l'opérer, Il faudra deux tables.

Coryphée :
Pour lui faire un pansement Ça va ruiner la pharmacie.

Chœur :
Pour l'anesthésier Quelques gouttes n'y suffisent pas Il lui faudra tout un flacon.

Lumière sur une autre milicienne qui tire Supermac par la jambe.

Seconde milicienne : J'en ai pris un autre ! Aidez-moi à le transporter.

Chœur :
Celui-là, il a dû manger Juste avant sa petite visite.

Le chœur aide la milicienne à porter Supermac.

Chœur : Encore plus lourd que l'autre !

Coryphée : Ils sont tous gros comme ça ?

Chœur :
Plus le soldat est lourd Plus il sent le cadavre.

Lumière sur Johnson, tombé en parachute, légèrement blessé. Il agite un petit mouchoir, et le tend au chœur, qui trace autour de lui, avec un bout de craie, le cercle symbolique de son arrestation.

Chœur :
Pauvre capitaine ! Ton Monde Libre s'est rétréci.

Coryphée :
Une peau de chagrin
Une vraie prison Ton
Monde Libre.

Chœur :
Qu'est-ce qu'il veut dire
Avec son chiffon ?

Le chœur déploie le mouchoir.

Coryphée :
Un mouchoir en nylon Aux
couleurs des Etats-Unis Avec un
texte traduit En quatorze langues
!

Chœur :

Cela veut dire quatorze pays Où
l'aviation américaine Vient nous parler
du Monde Libre.

*Le capitaine Johnson dit tout haut au public le message que
le chœur cherche à déchiffrer.*

Capitaine Johnson : Messieurs, dames, Je
suis un Américain Qui n'a pas eu de chance. Je
vous prie de me nourrir, De me loger, de me
cacher, De faciliter mon départ d'ici. Mon
gouvernement vous récompensera.

*Le chœur éclate de rire. Il offre une cigarette à Johnson. Un
milicienne le soigne, et l'aide à porter son bras en écharpe.*

Capitaine Johnson : Merci
pour vos soins Mais je dois vous
dire Que nos médecins sont
meilleurs. Pour vous éviter des
dépenses, Rapatriez-moi.

Chœur riant : Il ne
doute de rien.

Capitaine Johnson :
Pas en Amérique C'est trop
loin
Mais par exemple aux Philippines A
l'hôpital Clark Un très bon hôpital.

Chœur :
Alors, tu nous bombardes,
Et tu crois sérieusement
Qu'on va t'aider à fuir !

Capitaine Johnson, au garde-à-vous : Moi,
capitaine Johnson, Je jure sur mon honneur
D'officier de l'armée des Etats-Unis De revenir
une fois guéri Me présenter au tribunal.

Chœur :

Ma parole, il se croit chez lui Dans
la vie civile !

Capitaine Johnson : Je vous
comprends. Vous n'avez pas assez
d'argent.

Mais c'est écrit dans ce mouchoir
La Maison Blanche paiera. Et j'ai
de la famille...

Chœur :

Ils sont incorrigibles. Il faut les
battre Et encore les battre
Inlassablement. Ils parlent toujours
En supérieurs En gens qui paient.
Ils ne connaissent que l'argent.

Coryphée : Dis-
moi Johnson, Tu crois
en Dieu ?

Capitaine Johnson :
J'ai toujours ma bible.

Chœur :
Et après ?

Capitaine Johnson :
Après Dieu, la patrie.

Chœur :
Ah bon, la patrie. Mais qu'est-ce
que tu défends ?

Capitaine Johnson : Le
mode de vie américain.

Chœur :
Le Vietnam est venu au monde
Avant ta bible et ta nation.

Coryphée :
Notre peuple n'a jamais cessé De
repousser l'envahisseur Quel qu'il
soit D'où qu'il vienne.

Chœur :

En l'an 40 du 1er siècle Les deux
sœurs Trung Etaient à la tête de
l'insurrection Contre l'armée puissante
De l'empereur de Chine.

Coryphée : Cent ans plus
tard Thieu Thi Trinh Une
paysanne de 23 ans Réussissait
à mettre en fuite Les
gouverneurs chinois.

*L'une des miliciennes se détache du chœur. Elle joue
devant l'aviateur le rôle de Thieu Thi Trinh.*

Thieu Thi Trinh : Je voudrais
chevaucher le vent Fouler les vagues
féroces Et rougir l'océan Du sang de
tous ces monstres !

Ah ! Chasser l'ennemi :
Sauver le peuple de l'esclavage !
Je ne saurais me résigner
Courber l'échiné
Baisser la tête
Vivre en concubine !

Elle fait le geste de se poignarder.

Chœur :

Elle luttait pendant six mois Puis
l'ennemi fut le plus fort Et elle se
tua Pour ne pas être prisonnière.

Coryphée : Notre peuple
combat Depuis des millénaires
Et encore aujourd'hui La femme
vietnamienne Restée seule au
foyer Continue à porter Tout le
poids de la guerre.

*Ici les miliciennes se tournent vers leur compagnon.
Elles jouent devant lui le rôle des femmes seules.*

Chœur :

Voyant les hirondelles
Revenir sous mes toits, J'ai
espéré en vain Avoir de vos
nouvelles !

Coryphée :

En sentant la fraîcheur
Des nuits lourdes de brume. En hâte, j'ai sorti vos habits
[ouatés.]

Chœur :

Déjà le vent d'ouest Le vent
d'hiver se lève. Et l'oiseau ne
peut plus Se charger de nos
lettres !

Coryphée :

Vous qui bravez l'hiver Et la neige et la
pluie Avec le froid cinglant Sous vos
tentes légères Quelles souffrances
ii'avez-vous Endurées loin de moi !

Chœur :

Qu'il est dur à gravir Le
sentier de la guerre !

Coryphée : Hélas, me voici
seule Enfermée dans ma chambre
Et vous êtes toujours Derrière
l'horizon

Chœur : A qui puis-je confier mes
peines ?

Coryphée :

Parfois vos lettres me parviennent Jamais
je ne vous ai revu !

Chœur :

Je recompte les jours Qui se sont
écoulés Depuis votre départ Les
feuilles de lotus Par trois fois
sont écloses.

Coryphée : Qui n'a pas
d'affections ?

Chœur : Qui ne pense à ses
proches ?

Coryphée :
Vous avez une mère aux cheveux de neige
Flottant au vent. Sur le seuil, tristement, elle
guette vos pas.

Chœur :
Vous avez un enfant ? Qui
réclame vos soins.

Coryphée :
De douceur et d'amour
J'entoure votre mère.

Chœur :
A votre place, sous la lampe
J'apprends à lire à notre enfant.

Coryphée :
Loin de vous, les soucis Sont
plus lourds à porter !

Chœur :
Je pense à vous jour après jour Nuit
après nuit Du printemps au
printemps De l'hiver à l'hiver !

Coryphée :
Depuis plus de trois ans
Nous voilà séparés ! Les fils
de ma douleur
S'enchevêtrent sans fin.

Chœur :
Que ne suis-je près de vous
Pour vous ouvrir mon cœur
Débordant d'amertume !

*Une autre milicienne joue le rôle de Kieu, héroïne d'un
poème du XVIIIème siècle. Entre le rebelle TUHAI. Elle lui
remet, en gage d'amour, un éventail.*

Kieu :
Fragile est la fleur du pêcher Et
à l'oiseau d'azur Je ne
verrouille point La porte du
jardin.

PRIX "REDHA HOUHOU"

Le 1er décembre 1969 sera décerné par le Ministre de l'Information le Prix "Redha Houhou" récompensant la meilleure nouvelle et dont le montant est de 5 000 DA.

Les demandes de participation doivent être adressées au Ministère de l'Information, Direction de la Culture, 119, rue Didouche Mourad - ALGER -